

MEDIOEVO ROMANZO

RIVISTA SEMESTRALE

FONDATA DA D'ARCO SILVIO AVALLE, FRANCESCO BRANCIFORTI,
GIANFRANCO FOLENA, FRANCESCO SABATINI, CESARE SEGRE,
ALBERTO VARVARO

DIRETTA DA STEFANO ASPERTI, CARLO BERETTA, EUGENIO BURGIO,
LINO LEONARDI, SALVATORE LUONGO, LAURA MINERVINI

VOLUME XLVI
(XVI DELLA IV SERIE)

FASCICOLO II



SALERNO EDITRICE · ROMA
MMXXII

Autorizzazione del Tribunale di Firenze n. 5617 del 12.12.2007

Tutti i diritti riservati - All rights reserved

Copyright © 2022 by Salerno Editrice S.r.l., Roma. Sono rigorosamente vietati la riproduzione, la traduzione, l'adattamento, anche parziale o per estratti, per qualsiasi uso e con qualsiasi mezzo effettuati, senza la preventiva autorizzazione scritta della Salerno Editrice S.r.l. Ogni abuso sarà perseguito a norma di legge.

LA LANGUE DES PREMIERS TROUBADOURS. UNE APPROCHE SCRIPTOLOGIQUE

1. PROBLÉMATIQUE ET MÉTHODE

1.1. *L'énigme de la genèse du «trobar»*

La genèse de la poésie des troubadours reste une question fondamentale dans la réflexion sur ce genre emblématique même après deux siècles de travaux intenses dédiés autant aux quelque 460 troubadours et *trobairitz*,¹ qu'à leur transmission par les près de 100 chansonniers individuels.² Nous souhaiterions poursuivre ici une interrogation ciblée de type géolinguistique dans l'espoir de mettre en relief une facette très concrète de la constitution du genre.³

Notre étude part du constat que pour les cinq premières décennies du genre, seuls quatre auteurs sont connus par leurs textes, Guilhem IX, Cernamon, Jaufre Rudel et Marcabru.⁴ S'ajouterait éventuellement Eble II vi-

1. Cf. la documentation réunie dans la *Bibliografia elettronica dei trovatori* (BEdT, <www.bedt.it>), dirigée par S. ASPERTI, et le *Dizionario biografico dei trovatori* de S. GUIDA et G. LARGHI, Modena, Mucchi, 2014.

2. Cf. notamment l'étude d'une trentaine de mss. intégraux par F. ZUFFEREY, *Recherches linguistiques sur les chansonniers provençaux*, Genève, Droz, 1987, pp. 4-6, donnant suite au modèle méthodologique de J. MONFRIN, *Notes sur le chansonnier provençal C* (*Bibliothèque nationale, ms. fr. 856*), in *Recueil de travaux offert à M. Clovis Brunel*, 2 vols., Paris, Société de l'École des Chartes, 1955, vol. II pp. 292-312; v. également la discussion de certains résultats de Zufferey par W. MELIGA, *Les études graphématiques et la tradition des troubadours*, in «Revue des langues romanes», XCIV 1998, pp. 31-47, et les travaux monographiques d'A.-C. LAMUR, *Recherches sur le chansonnier de troubadours M* (*Paris, Bibliothèque nationale, français 12474*), Thèse de l'École des Chartes, 1987, et *Aux origines du chansonnier de troubadours M*, in «Romania», CIX 1988, pp. 183-98, de M. CARERI, *Il canzoniere provenzale H* (*Vat. Lat. 3207*): *struttura, contenuto e fonti*, Modena, Mucchi, 1990, et *Per la ricostruzione del 'Libre di Miquel de la Tor'. Studio e presentazione delle fonti*, in «Cultura neolatina», LVI 1996, pp. 251-408, de F. ZINELLI, *Sur les traces de l'atelier des chansonniers occitans IK: le manuscrit de Vérone, Biblioteca Capitolare, DVIII et la tradition méditerranéenne du 'Livres dou tresor'*, in MR, XXXI 2007, pp. 7-69, ou, plus récemment, de C. MENICETTI, *Il canzoniere provenzale E* (*Paris, BNF, fr. 1749*), Strasbourg, ELiPhi, 2015.

3. Nos remerciements s'adressent en tout premier lieu à notre collègue zurichois L. Rossi pour son soutien amical au long de la présente recherche. Nous remercions également J.-P. Chambon de son attention pour cette étude et de ses conseils, de même que S. Asperti, L. Leonardi, W. Meliga, C. Menichetti, G. Palumbo, M. Robecchi et P. Rézeau pour leurs commentaires utiles et stimulants.

4. L'idée d'un réseau restreint de protagonistes a déjà été mise en avant par M.L. MENEGHETTI, *Il pubblico dei trovatori*, Torino, Einaudi, 1992 [= Modena, Mucchi, 1984], pp. 42-45 pour le premier développement du genre avant 1165; cf. pour notre période, plus circonscrite, les

comte de Ventadorn, le *cantaire*, dont aucun texte n'a été transmis.⁵ L'activité de ces protagonistes se place dans la partie nord-occidentale du domaine occitan, entre la fin du 11^e siècle et la deuxième croisade (1147-1149) qui marque une rupture pour la noblesse méridionale et l'univers courtois de cette poésie laïque et princière.⁶ L'importance des deux premières générations pour le développement de la poésie des troubadours est capitale puisque celle-ci s'inscrit ensuite dans les modèles structurels et linguistiques de la tradition de discours qui se sont établis dès le début. Comme on le sait, dès le milieu du 12^e siècle le genre s'élargit fortement, avec une implication toujours nette du Limousin et du Périgord, avec Bernart de Ventadorn, Giraut de Borneil, Arnaut Daniel, Bertran de Born, Arnaut de Mareuil ou Gaucelm Faidit.⁷

L'émergence de ces réalisations artistiques exigeantes vers 1100 prend appui, selon nous, sur un fait de nature structurelle, à savoir l'élaboration scripturale de l'occitan sous le manteau du latin entre le 9^e et le 11^e siècle. La formation d'«une tradition graphique apte à rendre compte de la phonologie occitane» mit en place un «nouveau système [...] prêt à l'emploi où l'occitan parvient à franchir le barrage» des textes pleinement vernaculaires.⁸ Cette préparation pluriséculaire aura créé le fondement essentiel pour

synthèses récentes de W. MELIGA, *Les premiers troubadours*, in «Carte romanze», VII 2019, pp. 285-300, et *L'Aquitaine des premiers troubadours. Géographie et histoire des origines troubadouresques*, in *L'Aquitaine des littératures médiévales (XI^e-XIII^e siècle)*. Actes du Colloque international de Pau, 27-28 mars 2008, éd. par J.-Y. CASANOVA et V. FASSEUR, Paris, PUPS, 2011, pp. 42-58, ainsi que son étude approfondie *L'Aquitania trobadorica*, in *Lo spazio letterario del Medioevo. 2. Il Medioevo volgare*, dir. P. BOITANI, M. MANCINI e A. VARVARO, III. *La ricezione del testo*, Roma, Salerno Editrice, 2003, pp. 201-51.

5. Cf. CERCAMON, *Œuvre poétique*, Édition critique bilingue avec introduction, notes et glossaire par L. ROSSI, Paris, Champion, 2009, p. 42; cf. *ibid.* pp. 11 et 42-45 pour les dates de vie et d'activité de Cercamon et d'Eble II. Autant l'édition de *Cercamon* a été accueilli très favorablement par la critique, autant l'hypothèse d'identification a été mise en cause par W. MELIGA, *Una nuova edizione di Cercamon*, in MR, XXXV 2011, pp. 425-34, et P.G. BELTRAMI, *Cercamon "trovatore antico". Problemi e proposte (a proposito di una nuova edizione)*, in «Romania», CXXIX 2011, pp. 1-22.

6. Voici les dates de vie et d'activité très approximatives dont on dispose: Guilhem IX (1071-1127, actif ca 1095-?), Eble II (ca 1083/86-1149/55, actif ?), Cercamon (? , actif ca 1125-1148/49), Jaufre Rudel (ca 1100-1147/48, actif ca 1125-1147/48), Marcabru (?-1150, actif ca 1130-1150).

7. Cf. M. GLESSGEN-M. PFISTER, *Okzitanische Skriptaformen. I. Limousin/Périgord*, in *Lexikon der Romanistischen Linguistik*, hrsg. von G. HOLTUS, M. METZELTIN und C. SCHMITT, 8 vols., Tübingen, Niemeyer, vol. II/2 art. 148, 1995, pp. 412-19, à la p. 408; U. MÖLK, *Plan- und Kunstsprachen auf romanischer Basis II. Altokzitanisch*, *ibid.*, vol. VII art. 492, 1998, pp. 687-98, à la p. 694.

8. Cf. H. CARLES, *L'émergence de l'occitan pré-textuel: analyse linguistique d'un corpus auvergnat (IX^e-XI^e siècles)*, Strasbourg, SLR-ELiPhi, 2011, p. 540.

permettre, vers 1100, autant la rédaction d'actes complet en occitan (Brunel 1926, 1952)⁹ que la mise à l'écrit des premières chansons par Guilhem IX et/ou ses scribes.

Ajoutons que le Limousin réunit au 12^e siècle un nombre considérable de textes religieux vernaculaires¹⁰ dont la production a dû être catalysée par l'abbaye Saint-Martial de Limoges, évoquée par Guilhem IX dans *Farai un vers de dreit nien* («per sanh Marsau!», *BdT* 183 7,18).¹¹ Dans ce contexte, les éléments d'une scripturalité latino-occitane, la poésie latine médiévale et l'élaboration musicale ont pu fusionner pour faire émerger un *novel chan*, un genre nouveau, pleinement occitan et transposé d'un univers religieux vers un monde laïque et féodal.¹²

Interviendront par ailleurs les relations entre les seigneurs féodaux Guilhem IX, Guilhem X et Eble II d'une part, les auteurs Jaufre, Cercamon et Marcabru d'autre part tissant ainsi les liens du réseau fondateur de la poésie des troubadours.¹³ Citons seulement:

– les liens personnels entre Eble II et ses seigneurs Guilhem IX, puis Guilhem X, ainsi que ceux entre Jaufre, Cercamon et Marcabru d'une part, Guilhem X d'autre part;

– les parallèles thématiques entre certains poèmes de Cercamon et de Jaufre, ce dernier ayant été accueilli par Eble II (cfr. l'évocation d'Eble par Jaufre: «e apren-detz lo, chantador!», *BdT* 262 1,52;¹⁴ cfr. également l'envoi de *Cortezamen voill comen-*

9. Cf. C. BRUNEL, *Les plus anciennes chartes en langue provençale: recueil des pièces originales antérieures au XIII^e siècle*, Paris, Picard, 1926; *Supplément*, ibid., 1952.

10. Cf. GLESSGEN-PFISTER, op. cit., vol. II/2 art. 148, p. 413; M. PFISTER, *Die Anfänge der altprovenzalischen Schriftsprache*, in «Zeitschrift für romanische Philologie», LXXXVI 1970, pp. 305-23, aux pp. 313-15.

11. Si l'importance de Saint-Martial comme centre scriptural et musical est généralement reconnue, le rattachement concret des mss. et textes à l'abbaye demande toujours une attention particulière (citons seulement l'important ms. BnF, lat. 1139 de la fin du XI^e s., contenant notamment le *Sponsus*).

12. L'ascendance scripturale et ecclésiastique du genre ressort clairement des motifs théologiques et philosophiques sous-jacents, inséparable aussi de la théorisation de l'amour, des évocations de la scripturalité et de l'auto-réflexion poétique, particulièrement flagrante dans le *vers de dreit nien* de Guilhem IX; pour la dimension théologique cf. toujours L. LAZZERINI, *La trasmutazione insensibile. Intertestualità e metamorfosi nella lirica trobadorica dalle origini alla codificazione cortese*, in MR, xviii 1993, pp. 313-69; pour la dimension laïque cf. MELIGA, *Les premiers troubadours*, cit., p. 288 (d'après R. Antonelli).

13. Cf. les aperçus de Rossi, op. cit., pp. 17-52, et de MELIGA, *Les premiers troubadours*, cit., et ID., *L'Aquitaine*, cit.

14. Plus discutable l'évocation de Cercamon («Lo plaing es de bona ra[z]o, / qe Cercamonz tramet n'Eblo», *BdT* 112 2a,49-50), où la juxtaposition des deux noms pourrait être interprétée comme un jeu hétéronymique mais où il pourrait également s'agir de Eble de Mal-leon; cf. BELTRAMI, op. cit., p. 3.

sar de Marcabru: «lo vers e-l son voill enviar / a-n Jaufre Rudel oltra mar», *BdT* 293 15,37-38);

– dans la trajectoire postérieure du genre, la naissance et jeunesse de Bernart de Ventadorn dans le château vicomtal de Eble II. Ajoutons aussi qu'Eble II a dû connaître une formation ecclésiastique jusqu'à la mort prématurée de son frère Archambaut et à son avènement comme vicomte (1106).

Prenant appui les mss. des plus anciennes chansons, nous avons pu relever, au-delà des aléas bien connus de la transmission, de nombreux indices permettant de postuler un rattachement linguistique des quatre premiers troubadours au Limousin. Or, cette hypothèse peut surprendre, parce que la langue maternelle de Guilhem IX était le poitevin qui transparaît bien dans ses chansons.¹⁵ Jaufre, quant à lui, provient de Blaye, c'est-à-dire de l'amphizone bordelaise du gascon, et Marcabru devait également être rattaché par ses origines à la Gascogne, éventuellement méridionale (cf. infra 1.2). Mais nous tenterons de montrer que les caractéristiques grapho-phonétiques des quatre troubadours identifiables à travers le témoignage stratifié des chansonniers sont attribuables de manière vraisemblable au Limousin. À cette fin, nous avons retenu une série de sept paramètres permettant une identification géolinguistique, illustrés par quelque 2400 occurrences, vérifiées dans les mss., permettant de suivre la distribution des issues à travers la tradition troubadouresque.

Il est vrai que l'hypothèse d'une origine limousine de la lyrique troubadouresque, liée à Saint-Martial et son réseau monastique, est ancienne. Mais elle n'a jamais été prouvée par des arguments linguistiques et s'est par conséquent quelque peu dissipée devant la complexité des variantes de la tradition troubadouresque. Par ailleurs, notre réflexion permet des observations plus générales sur la nature de la *scripta* médiévale, sur la relation entre originaux et copies et sur la structure du diasystème scriptural de l'occitan médiéval.

1.2. *L'état linguistique et l'élaboration scripturale des variétés à l'étude*

La genèse de la poésie des troubadours implique *a priori* trois variétés linguistiques: le limousin, le poitevin et le gascon, trois entités langagières dont il s'agit de saisir les caractéristiques externes et internes au 12^e siècle.

15. Cf. l'étude toujours fondamentale de M. PFISTER, *La langue de Guilhem IX, comte de Poitiers*, in «Cahiers de civilisation médiévale», XIX 1976, pp. 91-113; cf. aussi MELIGA, *L'Aquitaine*, cit., p. 10: «la langue des poèmes de Guillaume est très peu poitevine [...] et beaucoup plus occitane».

Le cas est relativement simple pour le limousin, qui connaît une première élaboration scripturale à cette époque, essentiellement dans le domaine religieux. Le limousin s'inscrit dans le groupe occitan septentrional. D'un point de vue interne il englobe le périgourdin et se distingue peu de l'auvergnat.¹⁶ Ses descriptions linguistiques médiévale et dialectale moderne sont relativement satisfaisantes et se trouvent en cohérence réciproque.

Le poitevin, quant à lui, fait partie de l'*Occitania submersa* comprise entre le nord du Massif Central et le sud de la Loire. Son état linguistique vers 1100 est difficile à cerner puisque les premiers textes, de type documentaire, ne datent que des années 1230 à un moment où l'oïlisation de la région était déjà présente.¹⁷ Il faut donc appréhender une langue sans sources très anciennes et dont le descendant actuel a connu une réorientation linguistique forte.¹⁸ D'après ce que l'on peut extrapoler, le groupe poitevin-saintongeais semble être génétiquement lié au limousin,¹⁹ malgré un certain nombre d'isoglosses lexicales qui le rattachent au gascon. L'étude de Carles (2017) sur le lexique galloroman de la première époque a montré que le poitevin-saintongeais et l'arverno-limousin formaient initialement, avec le francoprovençal, un ensemble de variétés de transition entre l'occitan méridional et le français, la «Galloromania centrale».²⁰ L'arverno-limousin s'est ensuite orienté vers le Sud, en s'intégrant au diasystème de l'occitan, le

16. Cf. GLESSGEN-PFISTER, op. cit., vol. II/2 art. 148, pp. 412-13.

17. Notons que les plus anciens textes provenant du Poitou et de la Saintonge et réunis par M. LA DU, *Chartes et documents poitevins du XIII^e siècle en langue vulgaire*, 2 vols., Poitiers, [s.é.], 1960-1964, n'ont jamais connu une description scriptologique systématique avant le travail actuellement en cours de M. ROBECCI, *Entre oc et oïl: le changement linguistique dans l'espace poitevin-saintongeais médiéval*, qui permettra de préciser – et le cas échéant de corriger – les constats de J. PIGNON, *L'évolution phonétique des parlers du Poitou (Vienne et Deux-Sèvres)*, Paris, D'Artrey, 1960, basé essentiellement sur des sources dialectales modernes.

18. Cf. déjà PFISTER, *La langue de Guilhem IX*, cit., p. 93.

19. Cf. le scénario fondamental de la constitution des différents ensembles géolinguistiques aux 5^e-6^e siècles développé par J.-P. CHAMBON, *L'histoire linguistique de l'Aquitaine: de la romanisation à la fragmentation (1^{er}-6^e siècles). Éléments pour un modèle*, in *Regards croisés*, éd. par J.-L. FRAY et T. GORIOVICI (= «Studia Romanica de Debrecen», v 2003), pp. 35-52; les ensembles poitevin-saintongeais et arverno-limousin correspondent pour l'essentiel aux zones III et II de Chambon (carte 2, p. 51), qui ont conflué dans une «zone conservatrice» (carte 3, p. 52) – la dénomination s'explique en opposition avec le gascon –, sachant que le poitevin-saintongeais est certainement plus proche de l'arverno-limousin que du gascon.

20. Cf. H. CARLES, *Trésor galloroman des origines (TGO). Les trajectoires étymologiques et géolinguistiques du lexique galloroman en contexte latin (ca 800-1120)*, Strasbourg, ELiPhi, 2017, pp. 176-91.

poitevin-saintongeais vers le Nord et le diasystème du français. Carles place l'époque de transition du poitevin caractérisée par la coexistence d'éléments oïliques et occitans entre le 9^e et les 11^e-12^e siècles.²¹

À l'époque de Guilhem IX, le poitevin comportait donc encore de nombreux traits partagés avec l'occitan septentrional, mais son orientation vers le français était déjà enclenchée depuis l'époque carolingienne. Il y avait ainsi une proximité réelle entre la langue maternelle de Guilhem IX et le limousin et en même temps un décalage interne incontestable entre ces deux variétés. Cette configuration s'entrevoit dans les choix scripturaux que nous pensons avoir décelés auprès du duc d'Aquitaine: sa langue écrite devait être l'occitan limousin – qu'il a pu apprendre facilement – parsemée d'éléments poitevins qui contrastent nettement avec le tissu limousin général de ses chansons. Puisque le limousin était déjà en voie d'élaboration scripturale à l'époque de Guilhem IX, bien plus que le poitevin, l'auteur pouvait s'appuyer sur des modèles grapho-phonétique établis. Par ailleurs, le Limousin faisait pleinement partie de son duché, tout comme le Poitou et la Gascogne.

Le gascon, enfin, reste également à la périphérie de l'écrit au 12^e siècle. En dehors de quelques actes précurseurs du Comminges (*ca* 1160-1180), les premiers textes gascons – sans exception de type documentaire – font leur apparition vers 1220. Qui plus est, même la scripturalité latine, qui préparait l'écrit vernaculaire partout dans la Romania, est «presque inexistante avant *ca* 1030 et peu présentée avant le milieu du 12^e siècle».²² Ainsi, ni Jaufré Rudel ni un autre auteur gascon n'auraient pu trouver un modèle préétabli dans leur langue maternelle. Le choix du limousin est donc cohérent. D'un point de vue linguistique interne, il convient toutefois de distinguer le gascon central et méridional de l'amphizone bordelaise qui partage plusieurs traits phonétiques avec le limousin.²³ Pour un auteur venant de Blaye, sur la rive droite de la Gironde, les parlers du Périgord et du Limousin étaient donc assez familiers.

Un rattachement à la Gascogne a été également évoqué pour Marcabru et même, dans sa *vida*, pour Cercamon. Étant donné l'absence d'éléments biographiques concernant Cercamon, on ne peut que se baser sur des arguments linguistiques pour lesquels notre analyse montrera la cohérence de ses textes avec le limousin. Quant à Marcabru, des indices lexicaux peuvent

21. Cf. CARLES, *TGO*, cit., pp. 179-82 et 190.

22. Cf. M. GLESSGEN, *Pour une histoire textuelle du gascon médiéval*, in «Revue de linguistique romane», LXXXV 2021, pp. 325-84, à la p. 351.

23. Cf. *ibid.*, pp. 334-39.

accréditer une origine gasconne. La forme même de son nom plaide, par le maintien généralisé de <c> dans la tradition pour un rattachement à l'occitan méridional ou au gascon.²⁴ Par ailleurs, nous avons relevé le type *chavecs* 'chouette' qui semble renvoyer originellement à un lexème typiquement béarnais (*cavec*) dont la connaissance suppose une accoutumance forte avec cette variété reculée et bien lointaine du Limousin (cf. infra 2, § 2a, *Marcabru*). Il nous semble probable qu'une analyse lexicale approfondie de *Marcabru* permettrait d'identifier d'autres éléments gascons.²⁵ Or, la différence interne entre le gascon méridional et l'occitan était nettement plus marquée au 12^e siècle de ce que l'on a pu penser.²⁶ En supposant que *Marcabru* était véritablement d'origine béarnaise ou bigourdine, l'occitan septentrional était pour lui une langue étrangère.

Nous montrerons par la suite que l'homogénéité scripturale de la production des quatre troubadours n'est pas affectée par ces aléas biographiques. Sur l'échiquier linguistique du quart sud-ouest de la Galloromania, seul l'occitan septentrional est pleinement mobilisé par les auteurs. Nous verrons que leurs textes ont tous été rédigés dans une variété limousine très cohérente, au-delà de quelques emprunts aux variétés voisines, au poitevin, aux variétés oïliques ou au gascon. La langue d'écriture des auteurs se trouverait donc en décalage avec la langue maternelle de Guilhem IX, de Jaufre Rudel et de *Marcabru*, phénomène récurrent dans la scripturalité médiévale.

1.3. *Le choix des paramètres et le traitement des données*

Pour pouvoir identifier la langue des quatre auteurs, nous avons choisi une série de paramètres permettant une identification géolinguistique uni-

24. L'étymologie du nom reste une énigme, malgré la proposition de F. ZUFFEREY, *Marcabru ou le mâle caprin*, in « Cahiers de civilisation médiévale », L 2007, pp. 379-99, d'un composé NAdj délexical à partir d'agasc. *marr* 'bélier' + *cabrum* 'de chèvre'; cf. FEW, 6/1, 373a/b, s.v. ibér. **marr* et ibid., 2/1, 310a, s.v. CAPRUNUS; la forme *marr*, quant à elle, est en effet attestée en gascon dès la charte de boucherie d'Orthez (or., 1270, cf. M. GLESSGEN, *L'identité linguistique du gascon médiéval: analyse scriptologique des genres textuels*, in « Revue de linguistique romane », LXXXVI 2022, pp. 35-95, à la p. 47).

25. Le débat est bien entendu ancien (cf. plus récemment R. VIEL, *Interferenze linguistiche e trasmissione manoscritta: alcune note su Marcabru*, in « Critica del testo », XVIII 2015, pp. 3-27), mais il nécessiterait une approche lexicologique systématique et rigoureuse.

26. Cf. GLESSGEN, *Pour une histoire*, cit., et ID., *L'identité*, cit., et le travail de thèse en cours de S. MONTIGEL, *Le statut lexical du gascon médiéval. Étude typologique des domaines gascon et occitan* (Zurich-Paris).

voque. Il est important de faire appel en cela à des éléments récurrents dans les textes permettant une quantification.²⁷ Après de nombreux sondages, nous avons retenu les sept paramètres suivants:

- § 1 Palatalisation de lat. [k(a)] > [tʃ(a)] / [g(a)] > [dʒ(a)]: les familles de CANTARE, GAUDIUM et GAUDERE;
- § 2 Palatalisation de [k(a)] / [g(a)]: les autres lexèmes;
- § 3 Palatalisation de lat. [-kt-] > [-jt];
- § 4 Vocalisation de lat. [-(a)l] > [-(a)u];
- § 5 Absence de diphtongaison conditionnée de lat. [ɔ] en syllabe ouverte;
- § 6 Absence de diphtongaison conditionnée de lat. [ɛ] en syllabe ouverte;
- § 7 Amuïssement de *-n* caduc.

La palatalisation des plosives initiales oppose l'occitan septentrional à l'occitan méridional. Nous avons bien distingué les mots-clés de la poésie des troubadours (§ 1) – qui ont connu une diffusion lexicale indépendante dans la tradition du genre – d'autres lexèmes, non marqués (§ 2). La palatalisation du groupe [-kt-] vers [-jt] caractérise le limousin archaïque (§ 3). L'absence de diphtongaison conditionnée de lat. [ɔ] et [ɛ] est encore plus spécifique du limousin; elle s'observe aussi en auvergnat avant 1100,²⁸ mais pas en occitan méridional (§§ 5 et 6). La vocalisation de lat. [-(a)l] permer d'opposer le languedocien central et occidental d'une part au limousin et à toutes les autres variétés occitanes d'autre part (§ 4), alors que l'amuïssement de *-n* final secondaire réunit le limousin et le languedocien central et occidental contre l'intégralité des variétés orientales de l'occitan (§ 7).

D'un point de vue méthodologique, notre étude prolonge l'approche de Walter Meliga qui a analysé pour sept troubadours des premières générations les issues de lat. [k(a)] dans les mss. de 21 chansons. Grâce aux 2800 occurrences réunies par lui, il a pu rendre plausible par ce seul paramètre «l'ipotesi 'limosina'» comme «indubbiamente la piú economica» et il a également montré la portée ecdotique de ce constat.²⁹

27. Nous avons mis au point cette approche scriptologique en interrogeant différentes variétés galloromanes médiévales: M. GLESSGEN, *Les "lieux d'écriture" dans les chartes lorraines du XIII^e siècle*, in «Revue de linguistique romane», LXXII 2008, pp. 413-540; ID., *La genèse d'une norme en français au Moyen Âge: mythe et réalité du 'francien'*, ibid., LXXXI 2017, pp. 313-98; H. CARLES-M. GLESSGEN, *L'élaboration scripturale du francoprovençal au Moyen Âge*, in «Zeitschrift für romanische Philologie», CXXXV 2019, pp. 68-157; GLESSGEN, *Pour une histoire*, cit.; ID., *L'identité*, cit.

28. Aucun exemple dans le chapitre sur le vocalisme dans CARLES, *L'émergence*, cit., pp. 463 sgg.

29. Cf. W. MELIGA, «Ca-/cha-» nella scripta trobadorica, in *Atti del XXI Congresso internazionale di Linguistica e filologia romanza*, Palermo, Centro di studi filologici e linguistici siciliani-Università di

La prise en considération de plusieurs paramètres – bien connus dans les travaux sur les troubadours –³⁰ permet toutefois d'exploiter leur distribution géolinguistique variable et d'identifier ainsi avec plus de sécurité les phonies originelles. Dans un premier temps, nous nous sommes concentré sur les formes à la rime, donc essentiellement les phonies en fin de mot ([-(a)l] et [-n], §§ 4 et 7). Nous nous sommes toutefois rendu compte par la suite que la cohérence des relevés dans l'intégralité de la tradition des chansonniers³¹ permettait également de faire appel avec toute la prudence nécessaire à des paramètres hors rime.

Notre relevé se base sur l'intégralité des chansons de Guilhem IX (au nombre de dix), de Cercamon (neuf) et de Jaufre (sept) ainsi que sur un choix de quatre chansons de Marcabru, particulièrement longues et avec une forte diversification dans les mss.³²

Palermo, 18-24 settembre 1995, a cura di G. RUFFINO, 6 voll., Tübingen, Niemeyer, 1998, vol. VI pp. 339-49, à la p. 343; – cf. du même auteur l'étude des issues de lat. [ɔ], ciblée toutefois non sur les auteurs mais sur l'alternance entre formes non diphtonguées et diphtonguées (<o uo ue>) dans la tradition des chansonniers (ID., *Osservazioni sulle grafie della tradizione trobadorica*, in *Atti del Secondo Congresso internazionale dell'AIEO, Torino, 31 agosto-5 settembre 1987*, a cura di G. GASCA QUEIRAZZA, Torino, Università di Torino, 1993, pp. 763-97).

30. Ils n'y sont toutefois pas exploités de la même manière. Ainsi, ZUFFEREY, *Recherches*, cit., traite seulement la diphtongaison conditionnée (= nos §§ 5 et 6) de manière systématique (réunis dans son § 1). Il réunit nos paramètres §§ 1 et 2 (= son § 12), renonce pour l'essentiel au traitement des mots-clés récurrents et ne relève pas les autres lexèmes pour tous les chansonniers. Il reste tout aussi sélectif pour [kt] ~ [jt] (§ 9, notre § 3), le traitement de -n (§ 24, notre § 7) et la vocalisation de [-(a)l] (notre § 4, intégré parmi d'autres issues de [l] dans son § 28). En revanche, il traite de nombreux paramètres qui n'auraient pas été porteurs pour notre interrogation. PFISTER, *La langue de Guilhem IX*, cit., quant à lui, réunit les indices linguistiques poitevins chez Guilhem, mais ne tente pas de définir sa langue originelle (seule exception: la vocalisation de [-(a)l], pp. 101-4). Très récemment, certains des paramètres étudiés par Pfister ont été discutés par R. VIEL, *Stratigrafia linguistica dei primi trovatori. Note e sondaggi su alcuni fatti di rima*, in *Innovazione linguistica e storia della tradizione. Casi di studio romanzi medievali*, a cura di S. RESCONI, D. BATTAGLIOLA e S. DE SANTIS, Milano-Udine, Mimesis, 2020, pp. 153-74.

31. Pour la datation et la localisation des chansonniers, nous nous basons sur la bibliographie de référence, citée *supra* (n. 2; cf. également la brève synthèse pour l'intégralité de la tradition dans la bibliographie du *DOM*-en-ligne). Notons que la siglaisation par a¹ / a² suit la *BEdT*; par ailleurs, si le rattachement originel des chansonniers A et B à l'Auvergne, proposée par ZUFFEREY, *Recherches*, cit., pp. 63-64, reste sujet à caution (cf. notamment L. LEONARDI, *Problemi di stratigrafia occitanica. A proposito delle 'Recherches' di François Zufferey*, in «Romania», CVIII 1987, pp. 354-86, aux pp. 360-65), l'intervention de copistes auvergnats – éventuellement en Italie – se justifierait pleinement en vue de certaines issues auvergnates que nous avons pu relever (par ex. § 5, *Jaufre*).

32. Nous avons bien entendu étudié un nombre plus important de chansons de Marcabru, mais les poésies avec une large diffusion dans la tradition sont de loin les plus significatives et

Après avoir fait un premier relevé sur des microfilms, puis un deuxième sur les reproductions facsimilé désormais disponibles, nous avons enfin vérifié une nouvelle fois l'intégralité des quelque 2400 occurrences en question³³ sur le site de la *Lirica Medievale Romanza*, qui s'y prête particulièrement bien et qui est pratiquement exempt d'erreurs.³⁴

Nous distinguons par la suite les "apparitions", correspondant aux endroits précis où un paramètre intervient (par ex. *BdT* 293 30,36) des "occurrences", correspondant aux variantes concrètes des chansonniers pour le mot en question (par ex. *fraitura* AIK, *sofraitura* C):

Un exemple, pris dans le § 3, dans le relevé pour Marcabru (*BdT* 293):

«*fraitura* 30,36 AIK; *sofraitura* C; *sofraitura* R [*vs* *frachura* a¹]; cf. *fractura* NT»

– le 36^e vers de la poésie *BdT* 293,30 (= la pastourelle de Marcabru, *L'autrier jost una sebissa*) comporte donc une "apparition" du paramètre lat. [-kt-] transmise par huit chansonniers (qui correspondent ainsi à huit "occurrences");

– les issues (= "occurrences") se partagent entre cinq occurrences qui correspondent au type originel supposé [-jt] (*fraitura* et *sofraitura*) et une issue de la palatale [tʃ] (*frachura*, donnée entre crochets et introduite par «*vs*»);

– s'ajoutent deux occurrences d'une forme latinisante (*fractura*) qui ne peut être rattachée à aucune des deux issues héréditaires (introduite alors par «cf.»; si une forme déviante peut être génétiquement rattachée à une des deux séries principales, nous la plaçons à la fin des issues limousines originelles ou des issues correspondant à d'autres variétés occitanes [données entre crochets], toujours en l'introduisant par «cf.»).³⁵

le choix retenu s'est avéré pleinement pertinent. Pour Marcabru, il serait surtout important d'étudier dans une optique étymologique et géolinguistique le lexique qui réserve de nombreuses surprises.

33. Précisément 2438 occurrences, 143 pour lat. [-kt-], 143 pour [k(a)] (*chant*), 255 pour [-(a)l], 257 pour [ʝ], 308 pour [k(a)] (autres lexèmes), 341 pour -*n* caduc, 344 pour [g(a)] (*joï, jauzir*), 603 pour [ɛ] ainsi que 44 occurrences pour [g(a)] (autres lexèmes), peu fréquents mais malgré tout significatifs. Le décompte précis peut connaître des petites variations par le rattachement probable mais non pas sûr de certaines issues.

34. P. CANETTIERI (dir.), *Lirica Medievale Romanza* (<<https://letteraturaeuropea.it/let.uniroma1.it>>). Étant donné les dimensions de notre relevé – qui dépasse largement celles du texte publié ici – et la facilité d'accès des mss. par le site de la *Lirica Medievale Romanza*, nous avons renoncé à le reproduire en annexe.

35. Par ex. «*trait* 3 E, cf. *tratt* D* [*vs* *trag* C, *trah* N]». Une autre précision: si une chanson est transcrite à deux reprises dans un même chansonnier et si les deux occurrences à l'étude coïncident, nous n'en retenons qu'une seule pour le décompte; si toutefois les deux versions divergent, nous indiquons la deuxième en ajoutant "var" après le sigle du ms; cf. par ex. § 2a pour Guilhem IX (*BdT* 183): «*pechador* 10,28 K [*vs* *peccador* CD*INR, *peccator* Nvar, *pecador* a²]»; – de la même manière, nous n'avons pas retenu ici les occurrences du chansonnier e, *descriptus* de M^{h2} [cf. CARERI, *Per la ricostruzione*, cit.; ZUFFEREY, *Recherches*, cit., p. 156], sauf dans les rares

2. RELEVÉ ET ANALYSE DES PARAMÈTRES GRAPHO-PHONÉTIQUES

§ 1a. Palatalisation de [k(a)] > [tʃ(a)]: la famille de CANTARE

L'isoglosse [k(a) : tʃ(a)] sépare les parlers occitans septentrionaux des parlers méridionaux et du gascon. Pour la famille des mots-clés *chantar* ~ *cantar* / *cant* ~ *chant*, la tradition choisit souvent la variété septentrionale, en opposition avec lieu d'origine des scribes voire de leur lieu de travail, pour l'essentiel en dehors du territoire arverno-limousin.³⁶

Dans le cas des quatre premiers troubadours, l'homogénéité du type en <ch(a)> initial est presque absolue. Nous donnons par la suite, très succinctement le relevé intégral pour les mss. de Guilhem IX, Jaufre et Cercamon et celui pour les quatre poésies retenues de Marcabru.

Les 13 occurrences de *chant* / *chantar* chez Guilhem IX comportent <cha> dans les 8 mss. concernés. On retient simplement un *lapsus calami* dans la deuxième version de *Ab la douzor del temps novel* de a² (*cham*, *BdT* 183 1,4):

chan 'chant' 1,4 N, *chant* a² [cf. *cham* a²] *chantar* 'chanter' 10,3 CD^aIKNRa² *chan*
prés.1 5,2 E *chanton* prés.6 1,3 a²N

Le résultat est identique pour les 26 occurrences dans Cercamon (7 mss.):

chan 1b,3 a²; 4,4 CD^aIKLRa² *chans* /-t/-z 3a,5 CD^aIKa² *chant* 1a,1 a²; 1c,1; 16; 36
a² *chanz* 1c,2 a² *chantar* 1b,15 a² *chanton* 4,3 CD^aIKLRa²

Dans Jaufre, l'intégralité de la tradition maintient le type en <ch>, à l'exception d'une occurrence isolée dans C et R (sachant que dans les autres occurrences, C et R retiennent également <ch>: C 9x, R 5x). Le résultat est ici encore plus net parce que la famille lexicale est particulièrement présente dans Jaufre avec 75 occurrences dans 18 mss.:

chan /-s/-t/- (t) z 1,52 CM^{h2}; 2,2; 6 ABCDEIKMRSSgWXa²; 3,5 CEMRa²b (cf. *chantars* M^{h2}); 4,1 CM^{h2}; 6,3 ABCDEIKMM^{h2}N²RSga² *chantador* 1,53 CM^{h2} *chantar* 3,1 CEMM^{h2}a²b [vs *cantar* R]; 5,6 ABCDIKMM^{h2}RSSgUa² *chantara* 3,40 M^{h2}Ra² *chantam* /-n 5,30 ABDIKMM^{h2}Sga² [vs *cantan* C] *chanton* 1,2 CM^{h2}

Le relevé des quatre poésies de Marcabru donne un résultat identique à

cas où e choisit une variante divergente (par ex. § 2a pour Jaufre: «*escharzitz* *BdT* 262 1,29 CM^{h2} [vs *escarziz* e]»).

36. Le constat a été établi avec clarté par MELIGA, «*Ca-/cha-*», cit. Notre relevé permet toutefois de mieux cerner la distribution des issues en fonction des bases lexicales et de tracer avec plus de précision les attitudes des différents chansonniers.

celui de ses prédécesseurs. Les quatre apparitions de la famille lexicale cumulent ainsi 19 occurrences en <cha> (10 mss.) contre une isolée en <ca> chez R (qui comporte toutefois 2x <cha> par ailleurs):

chan(t) 13,7 AIKNW^{a2}; 33,4 AEIKR; 11 ACIKR *chanta* 11,1 CMa² [*vs canta* R]

Le résultat du relevé n'est pas surprenant, mais il est néanmoins significatif. Tout d'abord, il ne peut y avoir de doute que le type en <ch(a)> était la variante originelle dans les chansons des premiers troubadours, qui se rattachent ainsi géolinguistiquement à l'arverno-limousin. On exclut que l'intégralité de la tradition ait restitué avec une telle constance une variante septentrionale si celle-ci n'était pas déjà présente dans les textes de départ. Il s'agit donc ici du maintien d'une variante dialectalement marquée, en même temps lexicale et phonétique.

§ 1b. Palatalisation de [g(a)] > [dʒ(a)]: les familles de GAUDIUM et GAUDERE

Parallèlement à *chant* / *chantar*, la tradition troubadouresque connaît les types septentrionaux *joy* (et dérivés, < GAUDIUM) et *jauzir* (et dérivés, < GAUDERE). Le substantif *joy* renvoie par la monophthongaison de [aʊ] vers l'*Occitania submersa*, où ce trait oïlique a dû être présent dès l'époque de Guilhem IX (cf. FEW, 4, 82b n° 4, s.v. GAUDIUM). Ce dernier a vraisemblablement emprunté le mot *joy* à sa langue natale pour l'introduire dans le cadre occitan de ses poésies, le dotant par là d'une valeur diaphasique. L'emprunt reste présent de manière invariante dans la tradition du genre et nous avons renoncé de reproduire ici le relevé.³⁷

Plus pertinent pour notre interrogation sont le verbe et l'adjectif dérivé, pour lesquels Guilhem IX a retenu les types habituels de l'occitan septentrional, *jauzir* et *jauzens*. Ces lexèmes se retrouvent dans la tradition de Guilhem IX toujours sous leur forme palatalisée (10 occ. dans 3 mss.), mis à part la réinterprétation *chauzir* 'choisir' a² dans *Pos vezem de novel florir* (BdT 183 11,5). Cela prouve qu'il s'agit bien là de la forme originelle et montre en même temps le respect de la tradition de ces évocations géolinguistiques saillantes:

jauzir 11,5 CE [cf. *chauzir* a²] *jauzi* prés.1 11,5 CEa² *jauzens* 8,1 C [cf. *jauzions* E]; 11,5 CEa²

37. *Joy* apparaît 13x chez Guilhem IX, 14x chez Cercamon (s'ajoute *joia* BdT 112 2a,43 a²; 4,13 a²) et chez Jaufre (s'ajoutent *joia* et *joios* BdT 262 6,9 CER; 3 ABCDEIKMM^{h2}NR²Sg), 7x dans notre corpus de Marcabru.

Pour Cercamon, les formes figées *jauzir* et *esjauzir* sont également généralisées dans la tradition (14 occ.). On note toutefois la substitution ponctuelle du participe *esjauzida* par *escharida* dans L (< *skarjan) voire par *eschausida* dans S (< goth. *kausjan, cf. *Lv*, s.v. *escauzir*), de même que le mot fantôme *sausia* dans E. La transparence du lexème dérivé n'est donc pas complète pour les différents scripteurs:

jauzir 1b,30 a²; 3a,42 C *jau* prés.3 1a,14 a², 3a,42 C *jauzions* 3a,42 C

esjau prés.3 2,8 D^aIKLNS [cf. *sausia* E] *esjauçis* 4,49 L *esjauzida* 2,6 D^aEIK
[cf. *escharida* L, *eschausida* S]

Les issues se complexifient chez Jaufre pour lequel nous avons relevé 20 apparitions (contre 4 chez Guilhem et 8 chez Cercamon), avec une large diffusion dans la tradition (104 occ.). Les types septentrionaux dominent très largement, mais connaissent également des variantes:

jau n.m. (< GAUDIUM)³⁸ 6,17 CEM^{h2}R

jauzir 4,7 CM^{h2} *jau* prés.3 2,9 CMA², *jaus* R, *jauzis* WX [vs *gau* AB, *gaug* DEIK],
cf. *chau* S *jauzi* 3,26 EM^{h2}a² *jauzira* 3,27 M^{h2}a², *juzira* E *jauzirai* 2,8 CDEIK-
MRSgWXa² [vs *gauzirai* B; cf. *guizarai* A, *chausirai* S]

jauzen(s/t) 2,45 DEIK [vs *gauzens* AB]; 4,12; 48 CM^{h2}; 6,3 BCDEIKMM^{h2}N²Ra² [vs
gauzen(t) ASg]; 6,17 CEM^{h2}R; 6,33 CDEIKMM^{h2}R, *jauçen* D, *jausen* Sga², *jauze* R [vs
gauzen AB]

jauzimen(s/tz) 1,5 CM^{h2}; 2,46 BCM [vs *gauzimens* A; cf. *chauzimen* R]; 4,40 M^{h2}

jauzis 2,28 C, *jausis* M, *jauzira(t)* BDIK [vs *gauzirai* A] *jauzitz/jaussitz* 1,8 CM^{h2},
6,17 EM^{h2}, 4,12 CM^{h2}

esjau prés.3 5,35 C [vs *esgau* AB]

La grande majorité des chansonniers reflète sans exception les types palatalisés *jau*, *jauzir*, *jauzen(s)*, *jauzis*, *jauzimen* et *esjau(zir)*. Les mss. A et B introduisent la graphie d'un <g> initial (A: *esgau*, *gau*, *gauzen(s/t)* 3x, *gauzimens* et *gauzirai*; B: 5x <g> contre 3x <j>) celle-ci pourrait rendre une plosive de type occitan méridional, mais pourrait également correspondre à une affriquée.³⁹

38. Le type *jau* est relativement rare: *Lv* (4, 86a s.v. *gaug*) le relève en lim./poit./gir. (Aig et ÉvSJean); Wartburg rattache alim. *jau* à GAUDIUM (*FEW* 4, 81b), parallèlement au type méridional *gaug* [gauj] (cf. également *gau* dans les dialectes modernes).

39. Cf. CARLES, *L'émergence*, cit., pp. 416-17, 453-55.

En revanche, on peut supposer une plosive dans l'apparition ponctuelle dans DEIKSg (*gaug BdT* 262 2,9). On note enfin à trois reprises une transposition de l'initiale en <ch> dans S et R (*chau, chausirai* S, *chazimen* R contre 4x <j> dans la famille GAUDERE pour R) – toujours en interférence avec la famille de *chazir* 'choisir' – ainsi que la forme fantôme *guizarai* dans A.

La famille lexicale connaît donc une assez grande cohérence dans la présence des types grapho-phonétiques septentrionaux, sauf dans une partie restreinte de la tradition (notamment les choix graphématiques ambigus de A et B et les transpositions incohérentes dans S).

Pour Marcabru enfin, nous n'avons relevé qu'un passage avec *jauzir* rendu par les trois mss. sous la forme palatalisée (*jauziran/jausiran BdT* 293 33,17 AIR).

Dans la famille de GAUDERE, le type de l'occitan septentrional est donc immédiatement reconnaissable chez les quatre troubadours et la tradition conserve également pour l'essentiel ce modèle lié à cet ensemble lexical bien défini. On constate toutefois un certain nombre de transpositions et de troubles qui affectent chez Jaufre 21 occ. sur les 104 de la famille (soit 20%); ce pourcentage rejoint celui des formes déviantes dans la tradition de Cercamon (3 occ. sur 17 = 18%) et de Guilhem IX (2 occ. sur 11 = 18%).

Les résultats obtenus pour les issues de GAUDERE confirment ainsi ceux de CANTARE. La stabilité des formes lexicales diatopiquement marquées *chant(ar)* et *jauzir* pourrait s'expliquer – à l'instar de *joy* – par un effet diaphasique produit dans la poésie lyrique.

§ 2a. Palatalisation de [k(a)]: les autres lexèmes

La palatalisation de [k(a)] initial ou initial de syllabe en position intérieure se présente dans la tradition d'une manière très différente pour les lexèmes autres que *chantar* et *chant*. On trouve en effet une coprésence des deux issues <ch(a)> et <c(a)> avec une dominance nette du type méridional. Étant donné que l'essentiel de la transmission connue provient de territoires situés en dehors de l'occitan septentrional, les formes en <ch> devaient être originelles et celles en <c> des effets d'adaptation par les copistes à leur propre *scripta*. Il n'est pas exclu mais peu vraisemblable qu'un scribe languedocien ou italien transpose un *cascus* en *chascus* contre la logique géolinguistique et les pratiques scripturales habituelles. Le contraire se justifie en revanche pleinement, puisqu'il est fréquent qu'un copiste adapte l'état grapho-phonétique et morphologique de son modèle à sa propre langue.

Dans un premier temps, nous avons hésité à traiter ce paramètre parce qu'il ne permet pas de faire appel à la rime pour établir avec sécurité la variété originelle du texte. Mais le grand nombre d'occurrences concernées – en tout 309 pour les quatre troubadours –⁴⁰ et la récurrence des résultats en «ch» nous ont convaincu de sa validité pour notre interrogation.

– *Guilhem IX*

La plupart des occurrences de [k(a)] dans les divers chansonniers correspondent à des graphies reflétant des issues non palatalisées, surtout «c(a)» (51 occ.), ponctuellement «qu(a)» (1x CV). La graphie «g(a)» dans *gat* «chat» (3x N, 1x V) – éventuellement par interférence avec l'italien –, laisse plus facilement supposer un antécédent *cat*, qu'un antécédent *chat*. Dans le cas de *chat*, la seule occurrence en «ch» s'oppose en effet à deux autres graphies dans le même ms. (*gat* et *quat*) et à un choix différent dans sept cas dans les deux autres chansonniers.

Le type palatalisé, quant à lui, ne se manifeste que par 15 occurrences en «ch» auxquelles s'ajoute la forme interférencielle *pezat* N en cohérence avec les issues héréditaires de l'it.sept. pour lat. [k:], rendant par là plausible un antécédent en «ch» (*pechat*). Le maintien du type en «ch» peut par ailleurs être accompagné d'une erreur de transmission (comme dans *chabra* N pour *chambra*) ou d'un choix graphique inhabituel (comme dans *chanzaz* D^a pour **chanjaz*) ou encore intervenir dans un mot qui n'est pas facilement transparent pour les scribes (*eschari*).

Voici le relevé intégral:

(i) Occurrences uniquement en «cha»

[K](A) INITIAL: *chevau* 7,6 C, *chivau* E *chascus* 1,3 a²N; 4,22 [C]*hascus* N

[K](A) INITIAL DE SYLLABE EN POSITION INTÉRIEURE: *pechat* 'peché' 12,6 V [cf. *pezat* N]

(ii) Occurrences où les chansonniers connaissent une fluctuation

[K](A) INITIAL: *chascus* 11,5 a² [*vs quascus* C, *cascus* E] *chat* 12,53 V [*vs cat* C; cf. *gat* N] *chevaler* 12,5; 7 N [*vs cavalier* V] **chabra* 'chambre' 12,32 N [*vs cambra* V] **chanzaz* 'changé' 2,49 D^a [*vs camjat*z CE, *camjaz* N]

40. Guilhem IX 73, Cercamon 79, Jaufre 67 et Marcabru 90, dans seulement quatre chansons.

[K](A) INITIAL DE SYLLABE EN POSITION INTÉRIEURE: *eschari* parf.3 ‘accorder, faire écheoir à’ (< abfrq. *skarjan) 2,23 CD^a [*vs escari* EN] *pecchador* 10,28 K [*vs peccador* CD^aINR, *peccator* Nvar, *pecador* a²] *brancha* 1,14 a² [*vs branca* Na²var]

(iii) Occurrences uniquement en <ca>

calor 12,22 N *camin* 12,20 N *camjatz* ‘changé’ 3,18 CE *capdels* (< CAPITALE) 5,7 E *capos* ‘chapon’ 12,36 CNV *carbo(n)* 12,35 CNV *car* ‘cher’ 8,41 CE *carn* (< CARNE) 8,35 CE *cartat* (< CARITATE) 4,16 N *casteis* (< CASTIGARE) 5,13 E *castel* 3,25 E *cat* ‘chat’ 12,43 C [cf. *gat* NV]; 57 C, *quat* V [cf. *gat* N], 75 C *cau* prés.3 (< CALET) 7,28 CE; 40 E *caval* 4,18 N *cavals* 3,7 E, *cavalls* C *caval(l)aria* 10,34 CD^aIN, *caivallairia* a² *caval(l)ier(s)* 3,22 CE *encavalguatz* ‘chevauché’ 3,12 CE

Le type en <ch> est ainsi clairement minoritaire avec 16 occurrences contre 56 (soit 22%). Dans la plupart des cas, la forme septentrionale est contredite par d’autres mss., parfois même par la tradition presque intégrale (par ex. *pecchador* [la géminée étant latinisante]). Elle fait toutefois apparition dans presque tous les mss., à l’exception de I (qui ne connaît toutefois que deux occ. en tout):

C: <i>chevau, eschari</i>	[<i>vs</i> 16X <C>, 1X <qu>]
D ^a : <i>chan[j]az, eschari</i>	[<i>vs</i> 2X <C>]
E: <i>chivau</i>	[<i>vs</i> 14X <C>]
I: Ø	[<i>vs</i> 2X <C>]
K: <i>pecchador</i>	[<i>vs</i> Ø]
N: <i>chascus</i> bis, <i>cha[m]bra, chevaler</i> ; cf. <i>pezat</i>	[<i>vs</i> 12X <C>, 3X <g(at)>]
V: <i>chat, pechat</i>	[<i>vs</i> 4X <C>, 1X <qu>, 1X <g(at)>]
a ² : <i>brancha, chascus</i> bis	[<i>vs</i> 3X <C>]

Le relevé montre un certain équilibre entre les deux variantes dans les chansonniers D^a et a², une forte dominance des types non palatalisés dans N et V et une présence presque systématique de <c> dans les deux chansonniers languedociens C et E. La seule occurrence de <ch> dans ce dernier, *chivau*, représente une forme poitevine qui remonte à Guilhem IX⁴¹ et dont le maintien, consolidé par la série de rimes en *-au* (cf. infra § 4), témoignerait de l’origine géolinguistique de l’auteur.

41. Cf. PFISTER, *La langue de Guilhem IX*, cit., p. 107.

La distribution des variantes laisse entrevoir que les graphies en <ch> sont des formes reliquats d'un antécédent, renvoyant vraisemblablement à l'auteur. Il serait très difficile d'expliquer autrement ces occurrences en même temps éclatées et endémiques dans une tradition qui se place en dehors du domaine occitan septentrional. Le relevé souligne également que la tradition tend à supprimer les marques graphématiques septentrionales quand celles-ci sont facilement identifiables alors qu'elle les maintient quand elles sont intransparentes.

Le cas de [k(a)] fournit donc des indices sur la nature des relations qui s'instaurent entre un original géolinguistiquement défini et une tradition multiforme et géolinguistiquement en décalage.

– *Cercamon*

Dans la tradition des chansons de Cercamon, le type septentrional <ch(a)> domine également avec 49 occ. contre le type méridional <c(a)> (30 occ., soit 62:38%). Voici la synthèse chiffrée:

	<ch>	<c>
D ^a	7	4
I	6	3
K	6	3
L	8	2
a ²	12	4
C	2	3
N	3	3
R	2	1
S	2	1
f	1	1
A	∅	1
E	∅	4

La présence de <ch> est toutefois plus nette que dans la tradition de Guilhem IX. Les deux types sont équilibrés dans les chansonniers C, N, R, S et f (C = 2:3, N = 3:3, R et S = 2:1, f = 1:1); <cha> domine dans L, a², IK et D^a (L = 8:2, a² = 12:4, IK = 6:3, D^a = 7:4). Seul le chansonnier E ne connaît pas l'issue <ch> et rejoint en cela l'attitude systématique déjà observée auparavant. L'occurrence isolée en A (*cabalos*) ne permet pas de quantification.

Voici le relevé intégral:

(i) Occurrences uniquement en <cha>

[K](A) INITIAL: *chai* (< CADET) 4,2 CD^aIKLa², *chay* R *chaitiu* 2a,34 a² *chamjiec* 1c,18 a² *chamjaritz* 1c,15 a² *chaut* (< CALIDU) 3,2 f [cf. *chant* D^a] *chazer* 3,48 f, *chader* D^a *chivaugue* (cf. infra) 2a,42 a²

[K](A) INITIAL DE SYLLABE EN POSITION INTÉRIEURE: *blancha* 1b,18 a² *dechai* 1a,11 a² *deschazer* 4,36 IK, *dechazer* CRa², *dechazzer* L, *deschader* D^a *eschai* 1a,11 a² *escharnis* 2a,24 a² *pechat* 1a,28 a² *refreschar* 1b,1 a² *trichador* (< *TRIC-CARE) 2,57 IK, *trichador* D^a

(ii) Occurrences avec fluctuation

[K](A) INITIAL: *chapedela* 2,48 I, *chapedella* KN [vs *capdella* D^aL]

[K](A) INITIAL DE SYLLABE EN POSITION INTÉRIEURE: *blancha* 3,37 D^a [vs *blanca* f] *deschai* 2,16 L, *chai* S [vs *de_cai* N] *deschaon* 2,16 L, *dechaon* S [vs *decazon* E, *decaon* N] *deschauzida* 2,24 D^aIK, *deschausida* LNS [vs *descauzida* E] *escharida* 2,4 D^aIKL, 5 L, *eschalida* 4 N [vs *escarida* E] *escharnis* 4,39 L [vs *escarnis* D^aIKa²]

(iii) Occurrences uniquement en <ca>

[K](A) INITIAL: *cabalos* (< CAP- + -ALE)⁴² 3a,14 ACD^aIa², *cabailos* K *cal* (< CALET) 1c,7 a² *cambiatz* 1c,15 a² *calor* 2,2 D^aEIKLNS *castel* 1,49 R *castiar* 3a,37 C

[K](A) INITIAL DE SYLLABE EN POSITION INTÉRIEURE: *trabucar* 3a,48 C

Le relevé montre que le plus grand nombre de formes en <ch> s'explique moins par une attitude différente de la tradition que par les aléas des choix lexicaux: la famille de CABALLU – 18 occ. chez Guilhem IX dont 14 en <C> – n'intervient que dans un seul cas, *chivaugue* a² qui évoque de nouveau le type poitevin *chivau*. Par ailleurs, la position intérieure est nettement plus fréquente chez Cercamon (45 des 79 occ.) que chez Guilhem IX (17 des 73 occ.), ce qui favorise des lexèmes peu transparents comme *escharida* ou *escharnis*.

Le cas de *trichador* est à retrancher de cet ensemble puisque la famille lexicale de *trichar* apparaît dans les textes aocc. presque exclusivement sous la forme palatalisée (cf. FEW, 13/2, 259b-260b, *TRICCARE; Rn/Lv s.v.). Il doit donc s'agir dans les variétés méridionales de l'occitan et en gascon d'un emprunt, soit du français, soit de l'arverno-limousin, vraisemblablement

42. Cf. FEW, s.v. CAPUT n° 48: *capale* ca 770.

diffusé par la voie de la littérature (les attestations dialectales modernes sont rares). Une diffusion à partir des nombreux textes des troubadours septentrionaux ne serait pas surprenante.

Par ailleurs, on constate de nouveau certains troubles générés par l'incompréhension de la forme palatalisée. Ainsi, *chaut* dans le contexte «tant qant fai chaut ni s'esfrezis» (*BdT* 112 3,2) est remplacé dans D^a par la forme stéréotypée *chant*, ce qui montre d'une part que le scripteur n'a pas saisi l'opposition 'chaud-froid' du vers, d'autre part qu'il avait bien sous les yeux un type palatalisé.

Quant à la langue de Cercamon qui ressort au travers d'une tradition multiforme, elle ne se distingue pas de celle de Guilhem IX. On note même l'évocation intertextuelle de ce dernier par la forme poitevine *chivaugue*. La relation entre original et tradition s'inscrit également dans les mêmes lignes globales. La comparaison des deux ensembles permet toutefois de constater que les transpositions grapho-phonétiques dans la tradition peuvent être tributaires des choix lexicaux particuliers des auteurs.

– Jaufre

Les résultats pour Jaufre permettent de confirmer et d'accentuer ultérieurement ces observations. En tout, 36 occurrences de <c> s'opposent à 26 de <ch>, soit un pourcentage proche de celui observé chez Cercamon (58:42%). La distribution lexicale des issues est néanmoins très significative:

[K](A) INITIAL: *castel(h)s* 4,17 CM^{h2}

chaitius (< CAPTIVUS) 2,14 ABCDSga², *chaitis* X [*vs chaitius* EIKM, *chaitieus* R, *chaitiu* S] *chambra* 2,41 DS [*vs cambra* ABCEKMRSg, *canbra* I] *chemins* 2,19 SW [*vs camis* ABCMRa²] *chivaus* 6,27 R [*vs cavals* ABCDEIKM^{h2}N²a², *cavalls* M, *caval* Sg]

[K](A) INITIAL DE SYLLABE EN POSITION INTÉRIEURE: *eschai* (< *EXCADERE) 2,31 ABIKMSgWXa², *eschay* CER *escharzitz* 1,29 CM^{h2} [*vs escarziz* e]

À l'initiale absolue, <c> domine très nettement, surtout pour les mots *cambra*, *camis*, *castels* et *cavals* (28x <c> *vs* 5x <ch>), alors que pour *chaitius* ~ *chaitieus*, étymologiquement non transparent, les résultats restent équilibrés (7:6). En position intérieure enfin, les issues en <ch> sont presque exclusives pour les deux lexèmes concernés, *eschai* et *escharzitz* (15:1 – seul le *descriptus* e restitue ici la plosive contre M^{h2}).

Le maintien du type originel semble donc déterminé par les choix lexi-

caux concrets. Les lexèmes dont l'étymon est peu transparent restent protégés, alors que les formes faciles à rattacher à une forme latine donnent lieu à une transposition.

Notons de nouveau le type poitevin *chivaus*, présent uniquement dans R en opposition avec l'issue phonétique languedocienne, y inclus dans la finale (cf. infra § 4). Le cas est d'autant plus notable que nous avons pu relever auprès de ce scripteur à deux reprises une restitution de [k] dans *cantar* (*BdT* 262 3,1 et *BdT* 293 11,1). Comme S. Asperti nous l'a fait remarquer, il peut s'agir ici d'un effet d'intertextualité dans la tradition plutôt que du maintien isolée de cette forme très particulière à travers toute la trajectoire languedocienne.

Notons enfin de légères différences entre les chansonniers qui ressortent de la synthèse chiffrée:

	⟨ch⟩	⟨c⟩		⟨ch⟩	⟨c⟩
D	2	1	M ^{h2}	1	2
S	2	1	N ²	∅	1
Sg	2	2	R	2	3
W	2	∅			
X	2	∅	E	1	3
a ²	2	2	I	1	3
			K	1	3
A	2	3	M	1	4
B	2	3			
C	3	4			

Le type septentrional est donc légèrement dominant ou à égalité dans DSSgWXa², le type méridional dans ABCM^{h2}N²R; enfin, ⟨c⟩ est plus nettement présent dans EIKM.

– *Marcabru*

Les quatre chansons étudiées pour *Marcabru* confirment également le cadre général, tout en accentuant le panel des troubles induits autour des lexèmes en ⟨ch⟩.

De manière globale, on relève 59 occurrences de ⟨c⟩ contre 31 de ⟨ch⟩ (66:34%), avec de nouveau certaines préférences des manuscrits: N et – à plus forte raison – les chansonniers français WX favorisent le type septentrional, les autres mss. plutôt le type méridional ou latinisant:

	⟨ch⟩	⟨c⟩		⟨ch⟩	⟨c⟩
N	4	2	IK	2	5
W	2	∅	M	4	5
X	2	∅	R	4	12
			T	∅	5
A	3	6	a ^{1/2}	5	10
C	5	12			
E	∅	2			

Le relevé montre (i) la concentration de ⟨ch⟩ en position intérieure et (ii) sa transposition systématique en ⟨c⟩ dans la famille de CABALLU (14 occ.):

(i) Occurrences avec fluctuation

[k](A) INITIAL: **chalmissa** (< CALMA) 30,8 a¹, cf. *chamisa* N, *chambissa* A [‘champ de chanvre’ ? Lv], *chamina* IK [vs *calmissa* T]; cf. *planissa* CR **chamjar** 30,26 Na² [vs *camjar* ACR, *cangiar* T] **chastel(l)(s)** 11,14 Ma² [vs *castel* R, *castelh* C]; 17 a² [vs *castel* R, *castells* M] **chau** 13,49 CR [vs *cau* AIK] **chaus(s)as** (< CALCEA) 30,7 AIKN [vs *caus(s)as* CRTa¹] **chauza** 11,34 M [vs *cauza* C, *causa* Ra²], 30,15 CR **chavecs** (< *CAVECCA) MarJost 88 A, cf. *chavetz* a¹, *chavesc* N; cf. *lonjavetz* CR [vs *cavecs* K; cf. *caves* I, *canueta* T]

[k](A) INITIAL DE SYLLABE EN POSITION INTÉRIEURE: **blancha** 11,62 CM [vs *blanca* Ra²]

rime (non assurée): **decrescha** (< CRESCERE) 11,58 R [vs *descesca* Ca²]; cf. *desresa* M **mescha** (< MISCLARE) 11,51 CM [vs *mesca* Ra²] **pescha** subj.prés.3 (< PEC-CARE) 11,50 CM [vs *pesca* Ra²] **trescha** ‘danse, farandole’ (< abfrq. **threskan*) 11,59 R [vs *tresca* M]; cf. *resca* a²

(ii) Occurrences uniquement en ⟨ca⟩

[k](A) INITIAL: **camiza/camisa** 11,62; 67 CMa² [cf. *camia* R]; 69 M **carnau** 33,25 ACER **cas/zegu(t)z** 33,14 CEIKR, *scasegut*z A **cavalgaire** 30,36 AIKNa², *cavalgaire* C, *cavalcaire* T **caval(l)iers** 30,26 ACIKNT, *cavalers* a¹; cf. *savayers* R **cazen** 11,68 R

Par ailleurs, on note un nombre non négligeable de perturbations lexicales, à commencer par les formes incohérentes *camia* et *savayers* en R. Les cas de *chalmissa* et de *chavecs* sont significatifs parce qu’il s’agit de choix lexicaux de Marcabru qui ont posé des problèmes aux scripteurs postérieurs.

(i) Quant au premier, la distribution des variantes montre qu’il devait y avoir au départ une forme en ⟨ch⟩; par ailleurs la transposition cohérente en *calmissa* T plaide pour un type originel *chalmissa*, dont le radical *calm-* ~

chaum- est bien attesté⁴³ et sémantiquement cohérent: *ves leis vine per la chalmissa* (BdT 293 30,8), le chevalier – qui est le narrateur – s’approche de la bergère à travers une “chaume”, typiquement un plateau inculte et dénuédé utilisé pour le pâturage. Marcabru met ici efficacement en scène le contexte de la pastourelle: on se trouve en un lieu attendu pour le pâturage, à la saison chaude et avec une vue dégagée permettant d’apercevoir de loin la jeune femme.

Le dérivé à la rime est en revanche inhabituel et semble être une formation occasionnelle,⁴⁴ éventuellement à rapprocher, avec une variation dans la voyelle accentuée, d’un type centr. *chaumusse* f., attesté sur les marges du limousin.⁴⁵ Le remplacement banalisant par *planissa* CR reste sémantiquement proche, même s’il s’agit également d’un hapax.⁴⁶ La réinterprétation *chambissa* A est moins réussie; *Lv* suppose, sans doute à raison, un dérivé occasionnel sur *chambe* dans le sens ‘champ de chanvre’,⁴⁷ sémantiquement incohérent. La forme de N *chamisa*, enfin, est un fantôme et si *chamina* pourrait évoquer CAMMINU, le type féminin du mot n’est pas connu par ailleurs.

(11) La forme *chavecs*, quant à elle, semble combiner des éléments phonétiques du gascon où le lexème *cabec* est attesté⁴⁸ et du limousin où le type féminin – généralement dominant –⁴⁹ est toutefois présent avec une double palatalisation (*chavecha*), comme dans le territoire oïlique (ou oïlisé) voi-

43. Cf. FEW, 2/1, 101a, s.v. CALMA; CARLES, TGO, cit., pp. 304-5, s.v. *chalma*; ROBECCI, en prép., s.v. *chaume*. La leçon *calmissa* T a été identifiée comme *lectio difficilior* sémantiquement cohérente par AU. RONCAGLIA, *La critique textuelle et troubadours (quelques considérations)*, in «Cultura neolatina», xxxviii 1978, pp. 207-14, aux pp. 211-12; S. GAUNT-R. HARVEY-L. PATERSON, *Marcabru: a Critical Edition*, Cambridge, Brewer, 2000, quant à eux, retiennent la forme palatalisée *chalmissa* (ainsi que la variante *chambissa* A, définie dans le glossaire par ‘field’).

44. J.-P. Chambon nous signale l’absence du type **Chaumisse*, **Calmisse* non seulement dans les dictionnaires toponymiques mais également «dans la nomenclature de la carte IGN au 1:25 000».

45. Cf. FEW, 2/1, 101a; le toponyme homonyme se trouve ponctuellement en domaine francoprovençal (*La Chaumusse*, Jura; E. NÈGRE, *Toponymie générale de la France*, 4 vols., Genève, Droz, 1990-1998, vol. 1 n° 1475).

46. Cf. FEW, 9, 30b et n° 20 avec le renvoi à un dérivé lat.tard. PLANICIUS ‘plat’.

47. La base est attestée pour la Galloromania centrale (FEW, 2/1, 210a, s.v. CANNABIS: Centre *chambe*, Ardèche *tʃombi*, Mauriac *tzombeï*); le dérivé est inconnu (cf. *ibid.*, 211a).

48. Cf. béarn. *cabec* n.m. (FEW, 2/1, 549a, s.v. CAVANNUS). Les deux seules attestations de ce mot citées par FEW pour «apr.» sont *chavec* (périg.) [= Marcabru] et *cavec* ‘cri de la chouette’ (1195, R 34, 529 [= Gavaudan, éd. Jeanroy (GavJ), p. 526], qui a pu prendre appui sur la forme de Marcabru en éliminant la marque septentrionale <ch>.

49. Cf. LotG, Gers, HPyr etc. *kawéko* n.f. (FEW, 2/1, 549a/b).

sin.⁵⁰ On peut formuler l'hypothèse selon laquelle Marcabru a adapté un mot gascon méridional à la phonétique limousine de sa *scripta*, tout en gardant le genre masculin. La tradition se voit perturbée par ce choix lexical hybride; en dehors de la transposition cohérente *caves* K et de la forme à moitié interprétable *chavetz* a¹, les résultats sont plus ou moins opaques (*chaves*, *caves*, *canueta*, *lonjavetz*), même s'ils plaident dans leur ensemble pour un type originel en <ch>.⁵¹

(iii) Le passage le plus perturbant est la série de rimes *decescha - mescha - pescha - trescha*. La rime n'est pas assurée, mais le premier et le dernier mot s'expliquent bien par une alternance <sch> ~ <sc> sur la base des étymons (CRESCERE, **threskan*); ni MISCLARE ni PECCARE ne justifient toutefois une issue [stf] ou [sk]. Une interprétation possible pourrait être que Marcabru a enfreint ici les conditions phonétiques habituelles pour les besoins de la rime.⁵²

(iv) Notons enfin que le nom de l'auteur, *Marcabru*, reste inchangé autant ici (*Marcabrus BdT* 293 13,49 ACIK; cf. *Marcebrus R*) que dans toute la tradition. Aucun scripteur n'est intervenu dans la forme du nom qui devait donc avoir été perçue comme authentique, plaidant ainsi pour une origine occitane méridionale ou gasconne du troubadour.

– Synthèse

(1) La tradition des quatre premiers troubadours montre une cohérence notable dans la distribution des deux types <c> et <ch>, surtout dans les pourcentages absolus, mais aussi dans la distribution des lexèmes et la logique que suivent les différents copistes. Il ne peut pas y avoir de doute sur la forme originelle et donc sur le rattachement linguistique de la langue des auteurs à l'occitan septentrional. De la même manière, il ressort que la tradition tend fortement à transposer les éléments grapho-phonétiques en fonction de la langue des scribes.

(2) Par conséquent, la tradition troubadouresque connaît, dans son ensemble, une coprésence des deux types <c> et <ch>, opposés autant phonétiquement que géolinguistiquement. Il n'est toutefois pas adéquat d'inter-

50. Lim. *chabecha*, Chav. *covècho*, saint. centr. *chevèche* (FEW, *ibid.*).

51. L'édition de GAUNT-HARVEY-PATERSON, *cit.*, retient la forme *chavetz*, accompagnée de l'essentiel des variantes (pp. 382-83), mais ne l'intègre pas dans le glossaire.

52. Le phénomène, que M. Pfister avait régulièrement évoqué dans ses cours pour cet auteur, mériterait sans doute une analyse systématique.

prêter cette coprésence dans la logique d'une quelconque koiné. Il s'agit plutôt d'un effet secondaire lié aux circonstances de genèse et de transmission des poésies. Les premiers troubadours et/ou les scribes travaillant pour eux n'employaient que la variante septentrionale <ch>. Rien ne laisse supposer qu'ils écrivaient leurs textes dans une variété autre que limousine. Les copistes postérieurs, quant à eux, transposaient dans la plupart des cas cette forme originelle en un type d'occitan méridional <c>. Toutefois les transpositions n'étaient presque jamais systématiques, pas même auprès d'un scribe aussi rigoureux que celui du ms. C. En découle la coprésence de quelques formes reliquats originelles et de formes secondaires dominantes. La *scripta* des chansonniers est donc dans un certain sens une *scripta* composite, mais le concept de "koiné" – supposant un centre directeur – ne convient pas pour la décrire (cf. infra 3.4).

(3) Une possible conséquence éditoriale de ce constat est qu'il serait possible d'éditer les chansons des quatre premiers troubadours avec les graphies en <ch>, même dans les cas où la tradition s'y oppose majoritairement voire intégralement. Il ne peut pas y avoir le moindre doute sur les formes originelles, et la reconstitution d'une issue génétiquement cohérente serait défendable.

§ 2b. Palatalisation de [g(a)]: les autres lexèmes

Les issues de lat. [g(a)] initial ou initial de syllabe en position intérieure sont bien moins nombreuses dans notre corpus que celles de [k(a)]. En tout, nous avons relevé sept lexèmes concernés, chacun à un seul endroit (44 occ. contre les 309 pour [k(a)]). Les cas de figure sont néanmoins significatifs.

Voici les deux lexèmes, peu variants, chez Guilhem IX:

jau 'coq' (< GALLU) 7,34 CE *adomesjar* 'dompter' (< DOMESTICARE) 3,10 C [*vs adomesgar* E]

Le mot *jau* est rendu par les deux mss. languedocien CE sous sa forme septentrionale originelle, ce qui est un choix marqué. Le verbe *adomesjar* C avec un [g(a)] secondaire en initiale de syllabe⁵³ est correctement restitué par E sous sa forme méridionale *adomesgar*.

Les résultats sont analogues chez Cercamon: seulement deux lexèmes sont concernés, *enjan*, évoquant un motif littéraire, et le terme général *verjan* 'rameau':

53. Cf. PFISTER, *La langue de Guilhem IX*, cit., p. 107.

enjan (< *INGANNARE) 4,52 CD³IKLR *verjan* (< VIRGA + -ANU) 3a,2 CDIKa²d

Dans les deux cas, les lexèmes sont transmis par l'intégralité de la tradition – englobant huit mss. – sous la forme septentrionale et originelle. Pour *verjan* on peut éventuellement invoquer une certaine insécurité quant à l'équivalence avec une forme méridionale, attestée mais peu fréquente.⁵⁴

Chez Jaufré, nous avons également relevé deux cas de lat. G(A) en initiale de mot (*jardis*) ou en position intérieure (*parjamina*):

jardis 2,41 ABCDEIKMR, *zardins* S *parjamina* 5,29 Sg [vs *pargamina* ABIKM-M^{h2}a², *parguamina* E, *pergamina* e, *perguamina* C, *parcamina* D]

Les deux cas sont particuliers. Quant au premier, le lexème est inhabituel en occ.mérid. pour le concept d'un *hortus* (ici *conclusus*). La plosive du dérivé protoroman *GARDINU (< abfrq. *gard) devrait bien entendu être conservée en occ.mérid., mais en l'absence du mot, il s'agit ici d'un emprunt lexical intégral. Mis à part la forme italianisée *zardins*, la forme diatopiquement marquée a été transmise sans altération par la tradition. Notons que Wartburg souligne l'exemple isolé de *gardi* chez Flamenca qu'il explique à juste titre comme effet d'une transposition secondaire (*FEW*, 16, 21a, s.v. *gard*).

Dans le deuxième exemple, la distribution des variantes n'est pas très probante: le chansonnier catalan Sg est d'une faible fiabilité. Par ailleurs, la forme féminine empruntée du substantif latin est un hapax dans la Gallo-romania, relevé pour cet auteur dans le *FEW* à côté des types masculins occ. mérid. *pargamen* - *pargami(n)* basés sur le dérivé adjectival latin (*FEW*, 8, 239a-240b, s.v. PERGAMENA). Quant à Jaufré, la forme phonétiquement attendue serait toutefois *parjamina*, même si le sens et le contexte d'usage du mot permettraient de supposer un emprunt savant direct. Par ailleurs, les issues de la tradition italienne peuvent avoir pris appui sur la forme italienne *pergamena*. Quant au ms. catalan Sg, la forme palatalisée ne se justifie pas comme un choix du scribe, compte tenu des formes médiévales autochtones (1315, *praguami*, etc., *DCVB*, s.v. *pargami*). Il reste donc des doutes sur le type originel, mais une variante en [dʒ] n'est pas exclue.

Enfin, le seul lexème pertinent dans les chansons étudiées de Maracabru est *berjau* ~ *bergau*, introduit en apposition dans *Lo vers comens quant vei del fau* pour caractériser un troubadour peu recommandable:

(*trobador*) *berjau* BdT 293 33,9 CR [vs *bergau* 9 AIK], cf. *bertau* E

54. Cf. *FEW*, 14, 494a, s.v. VIRGA.

La distribution des variantes plaide pour une forme originelle *berjau* (CR), transposée par équivalence systématique en *bergau* par une partie de la tradition (AIK) et réinterprétée par *bertau* en une branche réduite (E). Cette réinterprétation s'explique paléographiquement mieux à partir de *beriau* qu'à partir de *bergau* qui, à son tour, suppose un antécédent *berjau* et non pas *bertau*.

L'identification des différentes formes n'est pas évidente. Rn (2, 213a) retient la lecture *bergau* et l'interprète comme «bulgare, bougre, détestable»;⁵⁵ il définit par ailleurs la forme *bertau* – attestée aussi ponctuellement ailleurs chez Marcabru (*BdT* 293 38,18) – comme ‘hanneton’; *Lv* (1, 140b/141a) rejette l'interprétation de Rn pour *bergau* – qui manque de tout fondement étymologique –, mais donne crédit à la réalité lexicale de *bertau*. *FEW* rattache en effet *bertau* chez Marcabru et GirBorn à une petite série de dénominations d'insectes en auv., frpr., dauph., prov. (15/1, 98a s.v. *Berthwald*).

Le lexème originel *berjau*, enfin, pourrait être rapproché du type lim. (Chavanat / Creuse) *borjâou* ‘pou de bois’, centr. *bergeau*, ang. *berzeau* ‘pou de mouton’ (*FEW*, 14, 333b s.v. *VERVICALIS, n° 1), ce qui est satisfaisant des points de vue sémantique, étymologique et géolinguistique.⁵⁶ La transposition de ce lexème de la “Galloromania centrale” en *bergau* devient sans doute intransparente, alors que la réinterprétation *bertau* représente un rapprochement à un autre insecte, ce qui reste sémantiquement cohérent.

Il s'agit en fin de compte chez Marcabru d'un régionalisme lexical limousin qui se présente sous une forme phonétique également marquée comme limousine et qui n'est maintenue que partiellement dans la tradition.

Les quelques lexèmes concernés par la palatalisation de [g(a)] ne permettent pas une évaluation quantitative, mais fournissent des apports significatifs, soulignant une nouvelle fois le rattachement des quatre premiers troubadours au même univers géolinguistique.

Ainsi, seule l'alternance *adomesjar* ~ *adomesgar* reflète dans les mss. les variantes d'une langue à forte variation phonétique. Par ailleurs, quatre lexèmes montrent la conservation d'un type septentrional dans toute la tradition, pour différentes raisons: l'absence du lexème dans l'occitan méridional (*jardis*), son opacité relative (*verjan*) ou les effets de l'intertextualité (*en-*

55. Il est malencontreusement suivi par GAUNT-HARVEY-PATERSON, éd. cit., p. 480, qui donnent les variantes *beriau* CR, *bertau* E et qui glosent *bergau* dans le glossaire par ‘foolish’ (p. 596).

56. Pour l'évolution phonétique il faut supposer la sonorisation de [k] intervocalique en [g], puis la syncope et l'amuissement de [b] dans le groupe consonantique qui en résulte et enfin la palatalisation de [g(a)] en [dʒ].

jan). Dans un cinquième cas, le caractère régional d'un lexème induit soit un remplacement lexical soit une transposition phonétique conduisant à une forme fantôme.⁵⁷ Seul le cas de *parjamina* reste difficile à trancher.

§ 3. Palatalisation [-kt-] > [-jt]

Les issues du groupe lat. [-kt-] permettent de cerner une caractéristique limousine archaïque. Le type [-jt] est en effet originel en limousin avant de céder la place, entre le 12^e et le 13^e siècle, à [-tʃ], considéré comme une évolution ultérieure⁵⁸ et caractéristique par ailleurs du languedocien oriental et du provençal (contre [-jt] en auvergnat, en gascon et dans le territoire languedocien (sud-)occidental [Toulouse, Carcassonne, Narbonne]).

La coprésence des deux types est plus équilibrée que celle entre <c> et <ch>, ce qui laisserait supposer une plus grande perméabilité des chansonniers pour cette issue septentrionale que pour l'opposition des isoglosses [ka ~ tʃa / ga ~ dʒa]. Il faut dire aussi que la variance des notations des deux issues de [-kt-] est considérable. Nous avons relevé dans notre corpus quatre graphies pour [jt] (<it>, <yt>, <iz> et <itz>) et non moins de douze pour [tʃ] (<c>, <ic>, <ch>, <sch>, <ich>, <g>, <ig>, <gs>, <gz>, <igz>, <gh> et <h>). Une telle diversification pourrait affaiblir une opposition binaire comme celle entre <c> et <ch> ou entre <g> et <j>.

– Guilhem IX

Les deux issues héréditaires de [-kt-] sont coprésentes dans presque tous les mss. de Guilhem IX, à l'exception de V (avec seulement deux occ. de <g>); voici le relevé chiffré:

	[jt]	[tʃ]
C	3 (<i>dreyt</i> 2x, <i>nueitz</i>)	5 (<i>fag</i> 2x, <i>faigz</i> , <i>nueg</i> , <i>trag</i>)
D ^a	2 (<i>nuoiz</i> ; cf. <i>tratt</i>)	Ø
E	8 (<i>dreit</i> , <i>fait(z)</i> 5x, <i>nueitz</i> , <i>trait</i>)	1 (<i>nueg</i>)

57. Cf. les observations de F. ZUFFEREY (*Les régionalismes dans les textes littéraires: une contribution à leur tradition manuscrite et à l'histoire culturelle*), G. PALUMBO (*Quelques remarques sur l'intérêt philologique des régionalismes: le cas de la 'Chanson d'Aspremont'*) et O. COLLET (*La plus ancienne traduction française de la 'Legenda aurea'*) sur le traitement de la régionalité lexicale dans des textes littéraires, in *La régionalité lexicale au Moyen Âge*, éd. par M. GLESSGEN et D. TROTTER, Strasbourg, ELiPhi, 2016, respectivement aux pp. 289-300, 301-27, 329-40.

58. Cf. GLESSGEN-PFISTER, op. cit., vol. II/2 art. 148, p. 416.

N	4 (<i>dreit</i> , <i>n(u)oit 2x</i> , <i>plait</i>)	1 (<i>trah</i>)
V	∅	2 (<i>dreg</i>)
a ²	1 (<i>faitz</i>)	1 (<i>noig</i>)

Le tableau montre que le type [jt] est dominant dans E et N, le type [tʃ] dans C (pourtant en territoire de [jt]); les deux types sont équilibrés dans a² (mais avec une occ. chaque fois); D^a, enfin connaît une fois <iz> et une fois <tt>, ce que l'on peut interpréter comme une issue basée sur <it> antécédent.

Voici le relevé détaillé:

(i) Occurrences uniquement en [jt]: *dreit*/*dreyt* 7,1; 32 CE; 4,4 N *fait(z)* 5,6; 11 E *nuieitz* (<NOCTE) 7,11 CE *plait* (<PLACITU) 4,14 N

(ii) Occurrences avec fluctuation: *fait(z)* 7,43 E [*vs fag* C]; 11,34 Ea² [*vs faitz* C]; 39 E [*vs fag* C] *noit* 2,37 N, *nuoiz* D^a [*vs nueg* CE] *nuoit* 1,16 N [*vs noig* a²] *trait* 3 E, cf. *tratt* D^a [*vs trag* C, *trah* N]

(iii) Occurrences uniquement en [tʃ]: *dreg* 12,10 V; 73 V

Il est vraisemblable que le type [jt] représente la forme originelle puisqu'en dehors de C aucun des mss. ne peut être rattaché à un territoire connaissant cette issue aux 12^e/14^e siècles et aurait donc pu l'introduire après coup. La persistance du type archaïque (avec 18 occ. contre 10) reste ainsi notable.

– Cercamon

Le paramètre [-kt-] apparaît chez Cercamon dans 29 occurrences, une de plus que chez Guilhem IX. Nous avons relevé 12 issues en [jt] ou laissant entrevoir – comme les deux types *fred* S et *fert* IK – un [jt] originel (43%) contre 16 issues en [tʃ] (57%). Le type originel est donc bien présent, mais non dominant, contrairement aux chansons de Guilhem IX (18:10 soit 64:36%). S'ajoute par ailleurs une importante occurrence en rime de *plai* (*al juzizi del derrer plai*, <PLACITU), assurée par de nombreuses formes en [-j]; la variante, qui n'est pas rare dans la poésie lyrique occitane,⁵⁹ est quelque peu déroutante d'un point de vue phonétique et s'explique éventuellement par un affaiblissement du [t] final dans [jt], alors que l'on peut exclure une variation à partir du type [tʃ]. La forme est donc à retenir comme un reflet sûr du type [jt] chez Cercamon.

59. Cf. les exemples pour *plai(s)* / *play(s)* dans *Lv*, 6, 332b, 333a, 335a/b, 336b, 337a, toujours assurés par des rimes en [-j], ce qui exclut une interprétation du graphème <ai> comme affriquée.

Le relevé détaillé fait apparaître la variation assez forte dans les formes individuelles:

(i) Occurrences uniquement en [jt]: **faitz** 2a,17 a² **respieyt** (< RESPECTU) 4,23 CR, *respit* D^aIK

(r) Occurrence en [j] en rime: **plai** (< PLACITU) 1a,30 a² [assuré par *mai* 2; 32 - *glai* 4 - *sarai* 9 - *dechai* 11 - *gai* 16 - *eschai* 18 - *trai* 25 - *travai* 32 - *jai* 37 - *sai* 39]

(ii) Occurrences avec fluctuation: **fred** 2,12 S [*vs fresch* LN] **freiz** 2,1 N, *fred* S, cf. *fert* IK [*vs frec* D^a, *freg* E, *freich* L] **nuoit** 3,27 D^a [*vs nueh* f]

(iii) Occurrences uniquement en [tʃ]: **dig(z)** 1b,7 a²; 3,14 f **dreichurers** 4,52 L
estreg 1,22 R **fag(z)** 1b,7 a²; 3a,53 a² **faig(z)** 1a,11 a²; 1c,26 a² **freig** (< FRIG(I)-DU) 1c,6 a² **nueg** 1c,29 a²

Il est toutefois difficile d'établir une structure nette pour les chansonniers individuels, étant donné le faible nombre d'occurrences pour chacun d'entre eux:

C =	[jt] 1x (<i>respieyt</i>)	
IK =	[jt] 2x (<i>fert</i> , <i>respit</i>)	
S =	[jt] 2x (<i>fred</i>)	
D ^a =	[jt] 2x (<i>nuoit</i> , <i>respit</i>)	<i>vs</i> [tʃ] 1x (<i>frec</i>)
N =	[jt] 1x (<i>freiz</i>)	<i>vs</i> [tʃ] 1x (<i>fresch</i>)
R =	[jt] 1x (<i>respieyt</i>)	<i>vs</i> [tʃ] 1x (<i>estreg</i>)
a ² =	[jt] 1x (<i>faitz</i>)	<i>vs</i> [tʃ] 7x (<i>digz</i> , <i>fag</i> , <i>fagz</i> , <i>faig</i> , <i>faigz</i> , <i>freig</i> , <i>nueg</i>)
E =	[tʃ] 1x (<i>freg</i>)	
L =	[tʃ] 3x (<i>dreichurers</i> , <i>freich</i> , <i>fresch</i>)	
F =	[tʃ] 2x (<i>dig</i> , <i>nueh</i>)	

Seul a² avec sept issues du type [tʃ] contre une du type [jt] (en dehors de la rime) permet une observation quantifiée dont le résultat est toutefois fortement nuancé par l'issue *plai* en rime. Compte tenu des précautions nécessaires ici, on peut retenir que [jt] fait surface dans les mss. C, IK et S, [tʃ] dans E et L ainsi que f. Les autres chansonniers D^a, N et R connaissent les deux issues, bien entendu chaque fois dans une très faible mesure.

Le cas montre qu'une évaluation équilibrée des résultats suppose une certaine masse critique. Si le constat global d'une survivance du type [jt] dans la tradition est indéniable et si l'occurrence de *plai* en rime soutient

l'authenticité de cette issue, la physionomie des différents chansonniers ne ressort pas vraiment, compte tenu du faible nombre d'occurrences.

– *Jaufre Rudel*

Chez Jaufre nous avons relevé 31 occurrences pour lat. [-kt-] dont 18 issues en [jt] (58%) et 13 issues en [tʃ] (42%), sachant que ce paramètre n'intervient qu'en quatre lieux dans l'intégralité des chansons:

- (i) Occurrences uniquement en [jt]: **nueit** 1,39 M^{h2}, *nueyt* C; *nueit* 4,42 CM^{h2}
- (ii) Occurrences avec fluctuation: **dreiz** 5,7 ABM^{h2}; *dreiz* Ua²; *dretz* DIKR; *drez* S [*vs dreg* M; *dreg* Sg; *dregz* C] **maltrait** 5,12 I CM^{h2}, *trait* SgU [*vs atrag* MRa²e; *atraic* DIK; *atraich* AB; *maltrag* E; *maltraig* S]

Si le type originel est nettement dominant, il est de nouveau difficile de cerner les attitudes des différents chansonniers. On peut retenir que [jt] se trouve exclusivement dans les mss. M^{h2} et U et que les graphies de D, I et K renvoient également à un antécédent de type [jt];⁶⁰ [tʃ] apparaît comme unique issue dans E et M. Les autres chansonniers A, B, C, R, S, Sg et a² connaissent les deux issues, chaque fois avec un maximum de quatre occurrences par manuscrit.

– *Marcabru*

Les quatre chansons de Marcabru comportent 50 occurrences des issues [-kt-], 25 reflétant [jt] et 25 issues [tʃ] (50%). Notons parmi les variantes la série *dretura* T, *fretz* I, *frut* M et *pentura* NT qui supposent plutôt une base en <(i)t> et sont donc assimilables à [jt] ainsi que les deux occurrences latini-santes *fractura* dans N et T:

- (i) Occurrences uniquement en [jt]: **frut** 11,32 M
- (ii) Occurrences avec fluctuation: **dreitura** 30,34 AIKN, *dretura* T [*vs drechura* CRA¹] **fraitura** 30,36 AIK, *sofraitura* C, *sofraytura* R [*vs frachura* a¹]; cf. *fractura* NT **freitz** 30,10 AK; *fretz* I [*vs frec* T; *fregs* N; *fregz* a¹] **fruit** 13,1 IKW [*vs frug* Na²; *fruch* A] **fruitz** 13,38 A; *fruiz* IK [*vs frug* Na²] **peintura** (<PICTURA) 30,43 AIK; *pentura* NT [*vs penchura* CRA¹]

60. Le cas de *atraic* DIK est en effet ambigu: la forme s'explique génétiquement mieux à partir d'un antécédent <atrait> qu'à partir d'un modèle du type <atraich> voire <traig>, même si en synchronie le digramme <ic> devrait plutôt s'interpréter comme [tʃ]. Si l'on accepte cette explication, toutes les occurrences des trois mss. renvoient à un antécédent de type [jt].

(iii) Occurrences uniquement en [tʃ]: **condug** 11,59 R **drech** 11,54 M **freg** 11,8 CM; **freig** a²; **freg** 30,13 T **frug** 11,4 CR; **frugz** Ma²

I = [jt] 6x (*dreitura, fraitura, fretz, fruit, fruiz, peinture*)

K = [jt] 6x (*dreitura, fraitura, freitz, fruit, fruiz, peinture*)

W = [jt] 1x (*fruit*)

A = [jt] 5x (*dreitura, fraitura, freitz, fruitz, peinture*)

vs [tʃ] 1x (*fruich*)

M = [jt] 1x (*fruit*)

vs [tʃ] 3x (*drech, freg, frugz*)

N = [jt] 2x (*dreitura, pentura*)

vs [tʃ] 3x (*fregs 2x, frug*)

T = [jt] 2x (*dretura, pentura*)

vs [tʃ] 2x (*frec, freg*)

C = [tʃ] 4x (*drechura, freg, frug, penchura*)

vs [jt] 1x (*sofraitura*)

R = [tʃ] 4x (*condug, drechura, frug, penchura*)

vs [jt] 1x (*sofraytura*)

a^{1/2} = [tʃ] 8x (*drechura, frachura, freig, fregz 2x, frug, frugz, penchura*)

Le type [jt] se trouve exclusivement dans les mss. I, K et W; [tʃ] apparaît comme issue (presque) unique dans C, R, a^{1/2}. Les autres chansonniers A, M, N et T connaissent les deux issues, chaque fois avec un maximum de six occurrences par manuscrit.

Si l'authenticité du type [jt] chez Marcabru ressort déjà assez nettement de ce relevé, elle est ultérieurement confortée par deux occurrences en rime de *plai(t)* (< PLACITU) en dehors de notre corpus.⁶¹

– Synthèse

Le paramètre lat. [-kt-] n'est pas d'interprétation aisée à cause du faible nombre d'occurrences. Nous avons tenté de regrouper les 142 occurrences de notre corpus en fonction des chansonniers et des troubadours, mais sans résultat probant. Trop de mss. ne concernent qu'un seul auteur (BLM^{h2}Sg UTVWef) et seulement deux (Ca^{1/2}) transmettent des chansons de tous, mais avec de grands déséquilibres numériques. En conséquence, il n'est pas possible de comparer l'attitude individuelle des chansonniers ni pour un troubadour donné ni pour l'ensemble du corpus.

61. Nous remercions S. Asperti d'avoir attiré notre attention sur cet élément probant; voici le relevé pour *plai* (cf. *supra*, *Cercamon*, et n. 59) et pour la forme phonétiquement plus probante *plait*, qui toutefois a donné lieu à des substitutions presque générales dans la tradition: – *plai* BdT 293 31,15 AIK, *play* CR, garanti par une importante série de formes (*ai* 5; 14 - *gai* 6 - *atrai* 7 - *vai* 16 etc.); – *plait* BdT 293 16,8 A, garanti par *lait* (< mnécérl. **laip*) v. 7 A; les autres chansonniers opèrent un remplacement étymologiquement incohérent de l'issue (*lag* - *plag* CET, *laich* - *plaich* IK), qui est significatif pour une attitude d'appropriation grapho-phonétique mais qui ne met pas en cause la forme originelle qui devait être en [jt].

En fusionnant toutefois les données de tous les mss. pour toutes les chansons, un scénario assez semblable se dessine pour les quatre troubadours. Les pourcentages précis des deux types d'issues varient, mais oscillent toujours entre 40 et 60%. Chez Guilhem IX et Jaufre, on relève une dominance relative de [jt] (64:36% voire 63:37%), chez Cercamon une dominance inverse de [tʃ] (43:57%) et chez Marcabru un équilibre entre [jt] et [tʃ] (50:50%).

L'analyse fait ressortir que le type [jt] est certainement originel dans les chansons des quatre auteurs et qu'il est remplacé dans une proportion importante par une des multiples graphies notant [tʃ] à travers la tradition. On constate par ailleurs que le maintien des formes originelles ne suit pas une logique reconnaissable dans les différents chansonniers et qu'il est nettement plus fort que pour la palatalisation de [k(a)]. Autrement dit, le remplacement de [jt] est opéré de manière retenue et partiellement aléatoire. Le type [jt] n'est donc pas appréhendé par les divers scripteurs de la même manière que [tʃ] comme un trait devant être supprimé.

§ 4. Vocalisation de [-a]l > [-a]u

La vocalisation de lat. [(a)] final est un trait que l'occitan septentrional partage avec l'occitan oriental, y inclus le languedocien oriental, et également avec le gascon. Seul le Languedoc central et occidental maintiennent la consonne à l'instar du catalan, de l'italien et du français. Si la présence de <-u> dans les chansons peut être interprétée comme une marque assez peu spécifique de l'occitan septentrional, sa substitution par <-l> fournit en revanche un indice sûr d'une emprise grapho-phonétique de la tradition languedocienne, italienne ou catalane.

Le nombre d'occurrences pour ce paramètre est de nouveau relativement faible, mais les résultats s'avèrent récurrents et significatifs autant pour les auteurs que pour les scribes.

Chez Guilhem IX, on relève notamment deux séries en rime assurée qui confirment le rattachement de l'auteur à la zone [-au]:

BdT 183 7, CE: *au* 4 - *chevau* 6 C, *chivau* E - *au* 10 - *au* 12 - *corau* 16 - *Marsau* 18 - *a_mau* 24 C, *mau* E - *cau* 28 - *ostau* 30 - *jau* (< GALLU) 34 - *vau* 36 - *cau* 40 E - *vau* 42 E
= assuré par *Anjau* 'Anjou' 46 C / *Peitau* 'Poitou' 46 E [cf. infra § 6, *Guilhem IX*] et *contreclau* 48 C, *clau* E (dans tous les cas <-AVE)

BdT 183 11, CEa²: *vau* 37 - *egau* 39 CE
= assuré par *lau* (< LAUS) 38 CE [cf. *lesgau* a²] et *lau* prés.1 (< LAUDERE) 41

Les mss. languedociens C et E respectent ici sans exception le choix originel. En revanche, ce n'est pas le cas pour les mots hors rime ou en rime non assurée:

hors rime: *caval* 4,18 N *cavals* 3,7 E, *cavalls* C *comunalmen* 11,40 Ea², *cominalmens* C

rime non assurée:

BdT 183 12: *cals* 4 V, *quale* N - *mals* 5 V, *male* N

BdT 183 12: *mortal* 6 NV - *leal* 7 NV - *clergal* 9N [cf. *clers gau* V]

En dehors de la forme fantôme *clers gau* dans V (< *clers* × *clergau*) – qui laisse entrevoir le type *clergau* originel –, l'intégralité des occurrences introduisent <-l>, non seulement dans C, E et le chansonnier catalan V, mais aussi dans le ms. italien N et dans le chansonnier a, qui est à rattacher à la zone [-a_ɹ].

Les résultats sont presque identiques chez Cercamon. Deux séries de rimes assurées garantissent la forme originelle, presque sans contradiction interne; en dehors de la rime, la consonne finale remplace la forme vocalisée:

BdT 112 1a, a²: *mortau* (< MORTALE) 21 - *comunau* (< COMMUNE + ALE) 28 - *desleiau* (< LEGALE) 35

= assuré par *lau* (< LAUS) 7 - *jau* (< GAUDET) 14 - *Peitau* 'Poitou' 42 - *brau* (< BARBARU) 49 - *Nicolau* 52

BdT 112 2, ELNS: *vas(s)au* (< VASSALLU) 17 LNS [*vs vassal* E]

= assuré par *esjau* (< GAUDET) 8 - *trau* (< TRABE) 26 - *lau* (< LAUS) 35 - *clau* (< CLAVE) 44 - *esclau* (< CLAVE) 52 - *au* (< AUDIT) 61

hors rime: *mal* 4,32 (< MALE); 41 (< MALU) CD²IKLRa² *tal* 4,47 La¹

Notons toutefois ponctuellement le type *vassal* (*BdT* 112 1a,17) dans E. Par ailleurs, les monosyllabes *mal* et *tal* se trouvent sous cette forme autant dans C et R que dans les mss. it. D²IKLa^{1/2}.

Nous trouvons de nouveau des issues semblables chez Jaufré. Une longue série à la rime assurée confirme le type originel [-a_ɹ]:

BdT 262 4, CM^{h2}: [*aitan* 13, pour **aitau* (< TALE)] - *logau* (< LOCU + -al) 14 - *corau* (< COR + -al) 22 - *leyau* (< LEGALE) 29 C, *lejau* M^{h2} - *mal* 37 M^{h2} - *cal* (< CALET) 38 M^{h2} - *batestau* (< BATTUERE + -ost part.parf. [LEI, 5, 357 n° 11] + -al) 46 C [cf. *barestau* M^{h2}] - *sau* (< SALVU) 53 M^{h2} - *vau* (< VALET) 54 M^{h2}

= assuré par *suau* (< SUAVE) 5 - *m'estau* (< STARE) 6 - *vau* (< VADERE) 21 - *enclau* (< CLAVE) 30 - *brau* (< BARBARU) 45

On relève toutefois l'introduction de <-l> dans les monosyllabes *mal* et *cal* par la tradition languedocienne C et M^{h2} ainsi que le remplacement évident d'*aitau* par *aitan* dans ces deux mss. solidaires.

Hors rime en revanche, le type en <-l> est presque généralisé:

chivaus 6,26 [ou 12] R [*vs caval(l)s* ABCDEIKMM^{h2}NSga²] *maus* 2,32 W [*vs mals*
32 ABCEIKRSgXa²], *tal(s)* 2,40 DEIKMSg

En dehors de l'emprunt variationnel *chivaus* R (cf. *supra* § 2a, *Jaufre*), seul le chansonnier français W conserve à une reprise le type vraisemblablement originel *maus* contre l'intégralité de la tradition languedocienne (BCERe), occitane orientale (Aa²) et catalane (Sg), italienne (DIKMN) et oilique (X).

Parmi les quatre chansons de Marcabru étudiées, on ne relève qu'un seul ensemble pertinent, une longue série de rimes assurées dans *Lo vers comens quant vei del fau* dont la tradition (ACEIKR) ne connaît aucune infraction:

BdT 293 33, ACEIKR:

naturau (< NATURALE) 7

berjau (< *VERVICALÉ) 9 CR, *bergau* AIK; cf. *bertau* E (< germ. *Berthwald) [cf. *supra* § 2b]

badau (< BATARE + ALE) 11

(a)*vau* (< VALLE) 13

venau (< VENALE) 15 ACIKR

colpau (< CULPA + al) 17 ACR, *copau* IK; cf. *corau* E

igau (< AEQUALE) 21 AIK, *egau* E

carnau (< CARNALE) 25 ACER

mau (< MALE) 27 ACER

leiau (< LEGALE) 29 AE, *liau* CR

vergondau (< VERECUNDIA + -al) 31 AIK, *vergonhau* CR, *vergonjau* E

sensau (< CENSU + -al) 33 ACIKR, *cessau* E

lau (< LAUS) 35 ACEIK

mau (< MALE) 37 ACIK

senhorau (< SENIOR + -al) 39 CR; cf. *seignoriu* AK; *seingnoriu* I

corau (< COR + -al) 43

bestiau (< BESTIA + -al) 45 ACIKR; cf. *bestiu* E

comunau (< COMMUNALE) 47 A, *cominau* CER, *comenau* IK

cau (< CALET) 49 AIK, *chau* CR

jornau (< DIURNU + -al) 53 ACIKR

= assuré par *fau* (< FAGU) 1 - *au* (< AUDIT) 3 - *soau* (< SUAVE) 5 - *clau* (< CLAVE) 19 - *Peitau* 23 - *Anjau* 41 - *frau* (< FRAUS) 51

On note simplement une variance dans *signoriu* AK et *seingnoriu* I (pour *senhorau*) ainsi que dans *bestiu* E (pour *bestiau*).

Au total, on peut retenir la concordance absolue des quatre troubadours concernant leur choix originel, qui se place de façon certaine dans la zone [-au]. Par ailleurs, le respect des formes à la rime assurée s'accompagne d'une velléité presque systématique de remplacement pour toutes les autres formes. L'introduction de <-b> est généralisée dans toute la tradition. L'effet peut avoir été renforcé par un rapprochement du latin pour *mal*, *tal*, *caval*, pour *comunal* et *mortal* et peut-être même pour *leal*. Cette hypothèse est renforcée par le fait que le seul lexème un peu moins transparent (*clergau* BdT 183 12) donne lieu à des troubles dans la tradition.

Il est par ailleurs probable que la haute fréquence des monosyllabes *mal* et *tal* favorisait ultérieurement ce remplacement systématique par les scribes languedociens, provençaux, catalans et italiens donnant ainsi lieu à une forme de stéréotypie.

Le cas montre combien le jeu entre formes originelles et formes transmises peut induire en erreur lors d'une analyse purement quantitative. Il souligne également le contraste maximal entre les formes à la rime assurée et toutes les autres, et il laisse entrevoir une nouvelle fois les très nombreuses adaptations grapho-phonétiques au sein de la tradition troubadouresque.

§ 5. Absence de diphtongaison conditionnée de [ʋ]

L'absence de diphtongaison de lat. [ʋ] conditionnée par une palatale suivante (notamment [λ] et [ɲ] ou encore [j]) est très caractéristique du limousin ancien, au moins jusqu'au milieu du 13^e siècle.⁶² Puisque la diphtongaison est régulière en occitan méridional, la monophongue dans un chansonnier n'est pas, *a priori*, l'effet d'une innovation lors d'une copie mais peut correspondre à une variante originelle. Il est vrai qu'il est toujours possible d'imaginer, dans les chansonniers italiens, une restitution de la monophongue sur la base d'une diphtongue introduite dans une version intermédiaire, mais l'approche quantificatrice permet de déceler des trajectoires scripturales vraisemblables.

Dans notre corpus, la voyelle simple est relativement présente, à côté des deux types diphtongués [wɔ] et [wɛ] (en tout 257 occ. dont 110x <ɔ>, 108x <ue> et 30x <uo>). Les palatales, quant à elles, apparaissent sous des graphies

62. Cf. GLESSGEN-PFISTER, op. cit., vol. II/2 art. 148, p. 415.

variables ([λ]: <l ll il ill lh>, [ɲ]: <ing nh>), elles comportent souvent le graphème <i> «caractéristique du système graphématique émergent de l'occitan pré-textuel» et notant «une valeur subphonématique ou mérismatique dans la terminologie de Benveniste». ⁶³

Le relevé n'est pas facile à interpréter pour les issues de lat. [ʝ] précédant l'issue de [-kt-] puisqu'un remplacement peut porter autant sur la voyelle initiale que sur le groupe palatalisé [jt]; un exemple: les variantes <noig> [nɔʝ] a² et <nuoit> [nwɔʝt] N (*BdT* 183 1,16) pourraient s'expliquer par une forme originelle de type *<noit> [nɔjt] qui a pu connaître une introduction de la palatale finale dans a² et une diphtongaison de la voyelle dans N.

– Guilhem IX

Nous avons relevé 92 issues de lat. [ʝ] devant palatale qui se partagent entre <o> (42 occ. [46%]), <ue> (40 occ. [43%]) et <uo> (10 occ. [11%]). La tradition montre donc une résistance non négligeable de la voyelle simple qui reste presque aussi présente que les deux types diphtongués réunis. Mais dans l'extrême majorité des cas individuels, la tradition introduit des variantes diphtonguées:

(i) Uniquement <o>: **soing** n.m. 'soin' 1,25 a²N **vol** [-λ] prés.3 'vouloir' 8,37 CE; 10,30 D^aIKNa²

(ii) Fluctuation: **acoill** 10,35 N [*vs acueill* D^a a², *acuoill* IK; cf. *acill* Nvar] **despolei** parf.3 'deshabiller' 12,52 NV [*vs despulley* C, d'interprétation ambiguë mais renvoyant plutôt sur un type <ue> que sur un type <o>] **foillas** n.f.pl. 'feuille' 1,18 a² [*vs fueilla* a²var, N] **fofillo** v. 'bourgeonner' 1,2 N, **foillan** a² [*vs fueillon* a²var] **orgoill** 10,34 D^aIKN [*vs orguelh* C, *erguelh* R, *orgueill* a²] **soill** 10,33 N, **soil** a² [*vs suelh* C, *sueill* D^a, *suoil* I, *suoill* K] **voill** prés.1 'vouloir' 2,1 D^a [*vs vuelh* C, *vueill* E, *vuoill* N]; **vol** 4,4 N, **volo** Nvar (cf. it. *voglio*) **voil** prés.3 11,20 a² [*vs vuelh* C, *vueill* E] **voill** prés.3 11,45 a² [*vs vueill* E]; 11,49 a² [*vs vuelh* C, *vueill* E] **voill'** subj.3 2,38 D^a [*vs vuelha* C, *vueilla* E, *vuoilla* N]

joc 2,11 D^aEN [*vs juec* C]; 2,30 EN [*vs juec* C, *juoc* D^a]; 2,45 CEN [*vs juoc* D^a] **loing** 10,40 D^aIKa² [*vs luenh* CR; cf. *loig* N] **noig** 1,16 a² [*vs nuoit* N] **noit** 2,37 N [*vs nuoiz* D^a, *nueg* CE]

(iii) Uniquement diphtongue: **ergueill** 3,26 E **fueilla** 1,18 a², N **huelhs** 8,32 C, **hucils** E **luec** 7,37 E **nueitz** 7,11 CE **pueg** 7,38 E **vuelh** 8,2; 3; 33 C, **vueill** E; 5,3 E

63. Cf. CARLES, *L'émergence*, cit., pp. 514-15.

Le relevé intégral montre que les fréquentes adaptations grapho-phonétiques peuvent être contrebalancées par une forte inertie.

La distribution des variantes dans les différents chansonniers est relativement significative:

	⟨o⟩	⟨ue⟩	⟨uo⟩
N	13	1	3
V	1		
a ²	10	5	
D ^a	6	2	3
IK	3		2
C	2	15 + 1	
E	4	15	
R		2	

La voyelle simple domine donc nettement dans les mss. N et a² – qui se démarquent ici comme conservateurs –, la diphtongue ⟨ue⟩ dans les mss. languedociens CER où toutefois ⟨o⟩ reste présent. Les autres mss., italiens, (D^aIK) montrent un équilibre relatif, sachant que seuls N et D^a connaissent les deux diphtongues ⟨ue⟩ et ⟨uo⟩ et que D^a se caractérise par l'absence de toute velléité d'homogénéisation.

– *Cercamon*

La distribution globale des variantes est très semblable chez Cercamon: 90 occurrences se partagent à part presque égale entre ⟨o⟩ (48 occ. [53%]) et ⟨uo⟩ ~ ⟨ue⟩ (42 occ. [47%]: 23x ⟨ue⟩, 19x ⟨uo⟩). La forme simple est légèrement plus fréquente que les formes diphtonguées. Mais comme chez Guilhem IX, seule une minorité des apparitions ne connaît pas de variation:

(i) Uniquement o: *iangloill* 2,51 D^aIK, *zangoill* L, *çan_goill* N ***voilla*** 2,41 D^aIK ***pois*** 3,31 D^a; *pos* 1a,26 a²; *des_pois* 2a,6 a²

(ii) Alternance: ***acoill*** 2,7 S, *accoill* N [vs *acuouill* D^aIKL, *acueill* E] ***foill*** 2,16 LS, *foil* N [vs *fueill* E] ***foilla*** 2,11 N, *folla* S [vs *fuoilla* L]; *foillas* 3a,2 D^aIK, *foilla* a² [vs *fuoillas* A, *fuelhas* C] ***oill*** 2,25 D^aIKLS, *oil* N [vs *hueill* E] ***orgoill*** 2,34 D^aI [vs *orguoill* K, *orgueill* EL] ***voill*** 2,43 D^aIKLS, *voil* N [vs *vueill* E]; 4,48 D^a, *voil* a² [vs *vuelh* CR] ***soing*** 3a,15 AD^aIK, *soin* a² [vs *suenh* C] ***pois*** 4,30 D^aIK [vs *puois* L, *pueis* Ra², *pueys* C]; *pos* 3a, Ca² [vs *puois* AIK]

(iii) Uniquement diphtongue: *fuolla* 4,2 D^aIKL, *fuelha* CR, *fuella* a² *suoill* 2,60 D^aL, *sueill* K *lueing* 1C,3 a² *lucc* 1a,12 a² *nueg* 1C,29 a² *nuoit* 3,27 D^a, *nueh* f *puej* (<PODIU) 2a,5 a² *pueis* 1a,48 a²; *puois* 2,16 LN

La distribution des formes dans les chansonniers rejoint également celle observée pour Guilhem IX, mais concerne un nombre plus important de mss.:

	<o>	<ue>	<uo>		<o>	<ue>	<uo>
S	5			a ²	6	7	
N	6		1	A	1		2
D ^a	10		4	L	4	1	5
I	8		3	C	1	5	
K	7	1	4	E		5	
				R		3	
				f		1	

La voyelle simple domine toujours dans N ainsi que dans S; elle est plus présente que chez Guilhem dans D^aIK et un peu moins présente dans a² qui garde un équilibre relatif avec une légère dominance de diphtongues, tout comme A et L. En opposition avec les mss. italiens, le groupe languedocien CER – ainsi que f (Arles) – comporte presque exclusivement le type régional <ue>.

– Jaufre

Le relevé de Jaufre fournit à première vue un résultat divergent. Ici, seules 12 occurrences sur 39 (soit 31%) montrent le maintien de la voyelle simple contre 21 occurrences en <ue> (54%) et 6 en <uo> (15%). La présence de <o> est donc réduite d'un tiers par rapport à Guilhem et Cercamon:

(i) Fluctuation: *oil(l)s* 2,35 A1a², *hoilhs* Sg, cf. *oilli* K [vs *huoills* B, *huel(l)hs* CMR, *hueil(l)s* E] *voill* 5,28 BDIKS, *voil* U, *volh* Sg [vs *vuoill* A, *vuelh* C, *vueilh* M]

(ii) Uniquement diphtongue: *vueil(l)* 1,52 M^{h2}; *vuelh* 1,21 C, *vuei(l)l* M^{h2}; *vuelh* 2,47 CR, *vueill* e, *vuoil(l)* AB; *vuoill* 2,50 AB *luenh* 4,18 CM^{h2} *nueit* 1,39 CM^{h2}, 4,42 CM^{h2} *pueys* 6,17 CR, *pueis* EM^{h2}

Le résultat chiffré est toutefois nuancé au vu de la distribution des variantes:

	<O>	<UE>	<UO>
DSUa ²	1		
IKSg	2		
AB	1		3
C		8	
M ^{h2}		6	
M		4	
R		3	
E		2	

Le grand nombre d'issues en <ue> s'explique par l'importance dans la tradition de Jaufre des mss. languedociens qui favorisent l'introduction de la diphtongue, comme nous l'avons vu pour Guilhem et Cercamon. Les chansonniers CMM^{h2}RE sont en effet responsables de l'intégralité des occurrences en <ue>. La tradition italienne (et catalane) comporte sans exception la voyelle simple, mais elle est très peu représentée parmi les formes concernées. A et B, enfin, favorisent <uo>, en cohérence avec les issues héréditaires auvergnates.

La distribution des variantes montre une nouvelle fois combien les chiffres trop abstraits peuvent induire en erreur. Le type vraisemblablement originel est tout aussi bien reconnaissable ici que chez Guilhem et Cercamon et les différents chansonniers ne changent pas non plus d'attitude, même si le résultat chiffré global se présente bien différemment.

– Marcabru

Le relevé des quatre chansons de Marcabru rejoint par sa tendance celui de Jaufre: 11 occurrences de <O> s'opposent à 25 occurrences diphtonguées, dont 21 en <ue>, 4 en <uo> (soit 31:58:11%):

(i) Fluctuation: **foilla** 33,2 A [*vs fue(i)lha* CR, *fueill* E, *fuoilla* IK] **voil** prés.1 30,69 Na¹, *voill* IK, *vogll* T (par interférence avec it. <gl>) [*vs vuellh* CR, *vuoill* A]; 11,33 a² [*vs vuellh* C, *vueilh* M] **loc** MarJost 82 IT, *loc*s R, *locx* C [*vs luec* Na¹, *luoc* A]

(ii) Uniquement diphtongue: **fueilh(s)** 11,3 CR, *fueilhs* M, *fueilla* a² **orgueilh** 11,7 CR, *orgueil(h)* Ma² **pueja** (<*PODIARE) 11,2 CMa², *pueya* R

La distribution des variantes dans les mss. est un peu moins nette que chez Jaufre et rejoint plutôt celle des deux autres troubadours:

	<o>	<ue>	<uo>
T	2		
I	2		1
N	1	1	
K	1		1
A	1		2
a ²	2	4	
C	1	6	
R	1	5	
M		4	
E		1	

La voyelle simple domine ou se trouve en équilibre dans les chansonniers italiens IKNT et dans une moindre mesure dans Aa², alors que la diph-tongue <ue> domine très nettement dans le groupe languedocien CEMR.

– *Synthèse*

Au-delà des différences chiffrées, somme toute aléatoires, notre corpus permet d'une part d'établir que les quatre premiers troubadours s'inscri-vaient pleinement, par leurs choix grapho-phonétiques, dans une zone d'absence de diphtongaison conditionnée de [ʷ].

Par ailleurs, les chansonniers rédigés par des scripteurs languedociens montrent une tendance forte dans le remplacement des voyelles simples ori-ginelles. Cela ressort plus nettement du tableau fusionnant les relevés indi-viduels des quatre auteurs:

	<o>	<ue>
C	4	34
E	4	23
R	1	13
M		8
M ^{h2}		6
f		1

De la même manière, les chansonniers italiens et catalans favorisent le maintien du type originel qui est en cohérence avec les conditions phoné-tiques autant de l'Italie septentrionale que du catalan et qui reste exclusif voire dominant:

	<O>	<UE>	<UO>
S	6		
SgT	2		
UV	1		
N	20	1	4
I	15		6
D	17	2	7
K	13	1	7
a ²	19	18	

Ici, les mss. rejoignent les chiffres que nous avons pu observer pour la palatalisation de lat. [-kt-], alors que les mss. languedociens s'alignent pour les issues de [ʝ] plutôt sur celles de lat. [k(a)].

Enfin, seul L ainsi que les mss. A et B ne s'inscrivent pas pleinement dans ce scénario bipartite :

	<O>	<ue>	<uO>
L	4	1	5
A	3		7
B	1		3

Les choix graphématiques des scribes définitifs jouent donc un rôle déterminant dans la distribution quantitative des variantes concrètes.

§ 6. Absence de diphtongaison conditionnée de [ɛ]

La diphtongaison de [ɛ] devant élément labial [u] ou palatal [j] est également inconnue du limousin avant le 13^e siècle.⁶⁴ Comme pour [ʝ], les formes diphtonguées appartiennent donc aux copistes alors que la voyelle simple renvoie potentiellement à la langue des auteurs.

Le paramètre est relativement fréquent dans notre corpus à cause des formes *eu* ~ *ieu*, *Deu* ~ *Dieu* et *lei(s)* ~ *liei(s)*; par ailleurs, on le relève dans *meu*, *seu* et, plus ponctuellement, dans *peit(i)eu*, *am(i)ei* et *trob(i)ei* ainsi que dans *respieyt* (qui apparaît uniquement sous la forme diphtonguée dans les mss.).

L'équilibre global entre formes diphtonguées et non diphtonguées est semblable à celui observé pour [ʝ] devant palatale. Dans le cas de *greu* (< *GREVE) et *breu* toutefois, la diphtongaison reste rarissime (cf. infra n. 66), ce

64. Cf. GLESSGEN-PFISTER, op. cit., vol. II/2 art. 148, p. 415.

qui s'explique sans doute par l'environnement phonique (consonne + [r] + [ɛw]) et par la charge vocalique de [r] qui a pu bloquer le développement d'une triphthongue; nous n'avons donc pas inclus ces deux lexèmes dans le décompte.

– *Guilhem IX*

Les 99 occurrences pour les issues de lat. [ɛ] devant [u] se partagent entre 48 occurrences pour «eu» et 51 pour «ieu», sachant que la majorité des formes concernent le pronom personnel (36x *eu*, 27x *ieu*, auxquels s'ajoute une occurrence isolée du pronom italien *io* BdT 183 12,52 N):

(i) Uniquement *e*: *eo* 4,1 N [graphie latinisante?] *eu* 4,10 N, 12,48 N; 60 V, 1,27 Na²

(ii) Fluctuation: *angeus* 10,11 NR [*vs angieus* CD^aIKa²]; 10,13 N [*vs angieus* CD^aIKa², *angieu* R] *Deu* 10,35 Na² [*vs Dieu* D^aIK]; *Deus* 12,17 N [*vs Dieus* V] *eu* 8,7 E [*vs ieu* C], 2,3; 4; 39; 53 D^aN [*vs ieu* CE]; 8 EN [*vs ieu* C]; 15 E [*vs ieu* C]; 44 D^a [*vs ieu* CE]; 52 N [*vs ieu* CE], 12,35 NV [*vs ieu* C], 10,18 IKNa² [*vs ieu* D^a]; 27 D^aKNa² [*vs ieu* CIR]; 39 D^aIN [*vs ieu* KRa²], 1,11; 12; 25 N [*vs ieu* a²], 27 Na² [*vs ieu* a²var]

rime non assurée:

183 10: *greus* 9 N [*vs grieus* D^aIKa² avec -i- suscrit R, cf. *gieus* C] - *Peiteus* 'Poitiers' 10 KN, *Peyiteus* R [*vs Peytieus* C, *Peitieu* D^aIa²]

(iii) Uniquement «ie»: *Dieus* 5,7 E, 12,17 V, 1,23Na² *ieu* 5,2 E, 3,20 CE; 21 E, 11,41 CEa²; 43 Ea²; 47 CE, 7,25 CE, 2,36 CE, 12,51 C, 1,25 a² *mieu* 7,21 CE *sieu* 7,47 CE

Parmi les mss., on relève une dominance nette de «e(u)» dans N et D^a et presque exclusive de «ie(u)» dans CEa² ainsi qu'un équilibre – avec peu d'occurrences toutefois – dans IKRV:

	«e»	dont le pron. «eu»	«ie»
N	23	16	1
D ^a	7	7	5
R	3	∅	3
V	2	2	2
K	3	2	4
I	2	2	5

a ²	5	4	12
E	3	3	17
C	Ø	Ø	23

Cette distribution n'a rien de surprenant au vu des résultats que nous avons pu observer jusqu'ici. On retrouve le même jeu entre maintien et remplacement des formes originelles, variable selon les différents scripteurs.

On constate toutefois que le type non diphtongué domine pour le pronom personnel *eu*, alors que la diphtongue apparaît plus souvent dans divers lexèmes. Dans D^a, l'intégralité des formes en «e» concerne le pronom contre les types *Angieus*, *Peiteus* et *Dieu* (ainsi que *grieus*). Dans E, *eu* fournit les trois seules occurrences sans diphtongue (contre 14x *ieu* pour le pronom). Il en va de même pour les deux seules occurrences dans I (contre 1x *ieu*), deux des trois occurrences non diphtonguées dans K (également contre 1x *ieu*) et quatre de cinq occurrences dans a² (où *ieu* fournit 8 des 12 occ. pour «ie»). Si l'on ne tient pas compte du pronom personnel et si l'on fait abstraction de N où le type non diphtongué est généralisé, il reste dans toute la tradition quatre occurrences non diphtonguées: *Angeus*, *Peyiteus* R, *Peiteus* K et *Deu* a², sachant que les trois premiers se placent dans un environnement très particulier (cf. infra). Celles-ci s'opposent à 17 occurrences diphtonguées (hors le pronom *ieu*) dans les huit chansonniers en question (hors N). Le constat rejoint dans sa physionomie le maintien de «ch» dans la famille de *chantar* et montre une certaine stéréotypie pour le trait original du pronom *eu*, éventuellement favorisée par son usage en position clitique. En dehors de cette survivance endémique du pronom *eu*, les manuscrits connaissent donc une tendance forte à la diphtongaison de [ʔ] devant [u].

Notons enfin que la rime non assurée dans *Pos de chantar m'es pres talenz* (BdT 183 10,9-12) mérite l'attention:

Lo departirs m'es aitan grieus
 del seignoratge de Peiteus!
 En garda lais Folco d'Angieus
 tota la terra son cozi.

Guilhem introduit ici, dans la lamentation sur son exil forcé, une forme phonétiquement poitevine pour la dénomination de son *seignorage*: le type *Peit(i)eus* 'Poitiers' s'oppose ainsi à la forme limousine *Peitaus* 'Poitou', présente dans la tradition de la même chanson quelques vers plus haut (*Peitau* BdT 183 10,4 D^aNa², *Peytau(s)* CR, *pitau* IK). La différenciation sémantique est généralisée dans la langue (et survit jusqu'aux dénominations actuelles

Poitiers et Poitou). La forme *Peit(i)eus* répond néanmoins à une évolution de type oïlique.⁶⁵ L'introduction de cette forme poitevine, inhabituelle en occitan, sera reprise par Cercamon et Jaufre (cf. infra, *P(e)itieu(s)*), évoquant ainsi leur prédécesseur.

La série *greus - Peiteus - Angeus* se retrouve seulement dans N; la série alternative, avec les triphthongues *grius - Peitius - Angieus*, apparaît dans D^a, I et a², série d'autant plus notable que la forme habituelle de *greus* dans notre corpus ne comporte pas la triphthongue, comme nous venons de le dire.⁶⁶ Les trois autres mss. connaissent une certaine perturbation: K enfreint la rime en gardant le type *Peiteus* contre *grius* et *Angieus*; C introduit la cacographie *gieus* à côté de *Peytieus* et *Angieus*; R retient d'abord la série sans triphthongues (*greus - Peyiteus - Angeus*), pour ajouter ensuite un *i-* suscrit à *greus*, en rompant l'équilibre de la rime. La configuration phonétique est compliquée, mais l'évolution ultérieure du toponyme vers *Poitie(r)s* laisse supposer que la forme *Peitius* était dominante en Poitou au 11^e siècle,⁶⁷ ce qui plaiderait ici, exceptionnellement, pour une triphthongue *ieu* originelle et poitevine, en opposition avec la variété limousine de base.

Le passage montre que la variation graphématique et la variation phonétique dialectale sous-jacente ne sont aucunement anodines pour les scribes. Elles génèrent des contraintes qui ne sont pas toujours faciles à surmonter et amènent à des contradictions et à des infractions aux règles poétiques et à l'homogénéité linguistique des textes.

– Cercamon

Nous avons relevé en tout 165 occurrences pour les issues de [ʔ] devant [u] ou [j], qui se partagent entre <e> (93 occ., soit 56%) et <ie> (68 occ. aux-

65. Elle est également présente dans la *Vie de Saint Léger*; cf. le traitement minutieux chez PFISTER, *La langue de Guilhem IX*, cit., pp. 94-98; cf. aussi F. ZUFFEREY, *Un aspect méconnu de la métaphonie en ancien provençal*, in *Mélanges de philologie et de littérature médiévales offerts à Michel Burger*, éd. par J. CERQUIGLINI-TOULET et O. COLLET, Genève, Droz, 1994, pp. 51-65, aux pp. 51-52.

66. Voici le relevé intégral qui comporte – en dehors du passage à l'étude – 41x *greu* et 16x *breu* contre seulement 3x *grieu* et 2x *brieu* (soit 8,5%), essentiellement dans le seul ms. a²: **greu(s)** *BdT* 183 3,6 C; *BdT* 183 4,12 N; *BdT* 183 10,9 N (bis) [*vs grius* D^aIKRa², *gieus* C]; *BdT* 112 4,9 CD^aIKR [*vs grieu* L, *grius* a²]; 55 CD^aIKR; *BdT* 112 3a,12 ACD^aIKa²; *BdT* 262 3,16 CEM^{h2}R; *BdT* 262 6,27 ABCDEIKMM^{h2}NR [*grieu* a²]; *BdT* 262 7,47 CM^{h2}; *BdT* 293 13,31 AIKNa² // **grieu** *BdT* 112 3,16 f // **breu** *BdT* 183 1,28 N [*vs brieu* a²]; *BdT* 262 2,39 ABa²; *BdT* 262 3,16 C; *BdT* 262 5,29 ABCDEIKM^{h2}a²g [*brieu* M].

67. Cf. PFISTER, *La langue de Guilhem IX*, cit., p. 98.

quelles s'ajoutent 4 occ. de *respit*, qui supposent une triphthongue antérieure *respiyēt* < RESPECTU). En retranchant les cas stéréotypés des pronoms personnels *eu* (46x *eu*, 33x *ieu*) et également *lei* (19x *lei*, 3x *liey*), il reste 60 occurrences pour les différents autres mots (*D(i)eu(s)*, *m(i)eu*, *s(i)eu(s)*, *amei*, *Peitieu(s)*, *respi(ey)t*) dont 28 occurrences en <e> et 32 en <ie>. La relation globale entre les deux issues est par conséquent inversée et passe à 46;53%. La forme originelle est donc plus fortement présente dans les deux décomptes que chez Guilhem IX.

Voici le relevé détaillé:

(i) Uniquement <e>: **Deu(s)** 1b,43 a²; 2a,45 a² **eu** 1a,1 a²; 1b,40; 45 a²; 1c,1 a²; 3,41; 42 D^af; 4,27 D^aIKL **meu** 1a,22 a²; 3,49 D^a **seu** 1a,21 a²; 3,49 f **lei** 4,42 D^aIK, *leis* La², *leys* R; *leis* 3,45 f

(ii) Fluctuation: **Deus** 4,23 D^aIK [*vs Dieus* CR, *Dieu* La²] **eu** 2,10 S [*vs ieu* E]; 42 D^aILNS [*vs ieu* EK]; 43 D^aIKLNS [*vs ieu* E]; 45 S [*vs ieu* E]; 56 D^a [*vs ieu* K]; 58 I [*vs ieu* K]; 3,9; 16; 35 D^a [*vs ieu* f]; 4,4 D^aIK [*vs ieu* CLRa²]; 6 a² [*vs ieu* L]; 7 CD^aIKa² [*vs ieu* LR]; 16 D^aI [*vs ieu* CKR]; 23 D^aIR [*vs ieu* CK]; 24 D^aI [*vs ieu* CKR] **seu** 3,6; 12; 33 *seu* D^a [*vs sieu* f], 2,26 D^aNS [*vs sieu* IKL, *siu* E]

amei 4,14 D^aLa², *amey* R [*vs amiey* C, *amiei* IK] **lei** 4,15; 20 D^aIK, *leys* R [*vs lieys* C]; 35 *lei* D^a, *leis* IKL Ra² [*vs lieys* C]; 51 *lei* D^aIKL, *leis* a², *leys* R [*vs lieys* C]

(iii) Uniquement <ie>: **Dieu(s)** 1,10; 36 R; 1a,39 a²; 1c,16 a²; 2a,47 a²; 3,40 f; 3a,35; 38; 42 C **ieu** 1a,52 a²; 1b,6; 16; 26; 29 a²; 1c,20 a²; 2a,11; 20 a², 3a,32 C; 4,50 a² **mieus** 1,49 R **Peitieus** 1,16 R; *Pitieu* 2a,13 a² **sieus** 1c,30 a² **respiyēt** 4,23 CR, *respit* D^aIK

(iv) Fausse conversion: **dieu** prés.3 (<DEBET) 2a,38 a²

La distribution des formes dans les manuscrits rejoint dans les grandes lignes celle relevée chez Guilhem IX, toutefois avec quelques différences de détail:

	<e>	dont le pron. <eu>	<ie>
D ^a	26	14	[1] ⁶⁸
S	5	4	∅
N	3	2	∅
A	1	∅	∅
I	15	9	2 [+1]

68. Entre crochets les occurrences pour le type <respit>.

L	7	3	5
K	10	4	8 [+1]
R	7	1	10
a ²	14	6	16 [+1]
f	4	2	7
E	∅		5
C	1	1	15

En dehors des mss. ALSf – qui ne contiennent pas de pièces de Guilhem – D^a et I se rangent ici clairement du côté du type originel et cela vaut également pour a². Seuls E et C s'inscrivent dans un remplacement systématique. Le fréquent maintien de ⟨e⟩ dans a² est d'autant plus surprenant que ce chansonnier fait preuve d'une velléité particulière de diphtongaison par la présence de la fausse conversion *dieu* (pour *deu* [deu] < DEBET, non *deu* [deu])⁶⁹ qui rejoint les types *grieu* / *brieu* que nous avons pu constater à quatre reprises pour ce ms. dans notre corpus (cf. *supra* n. 66). La gestion des variantes est donc peu cohérente.

– Jaufre

Les chansons de Jaufre comportent 230 occurrences pour ⟨e⟩ (83x) et ⟨ie⟩ (145x), sans compter les deux cacographies *eus* (262 5,16 a²) et *iu* (ibid. 7 M), soit une relation de 36:64%. En retranchant les occurrences des pronoms *eu* (37), *ieu* (86), *lei* (30) *liei* (19) il reste 16x ⟨e⟩ et 40x ⟨ie⟩, soit une proportion de 29:71%, légèrement affaiblie pour ⟨e⟩. Le type originel reste donc bien reconnaissable, mais il est moins présent que chez Guilhem et Cercamon.

Voici le relevé détaillé:

(i) Uniquement ⟨e⟩: **Piteus** 5,24 DEISg, *Piteu* a²

(ii) Fluctuation: **Deu(s)** 2,21 S [*vs Dieu* ABMRX]; 23 SSg [*vs Dieu* ABCDEIKMXa²]; 36 SSg [*vs Dieus* ABCIKMa², *Dieux* E], 5,18 SSga² [*vs Dieus* ABCDEIKMM^{h2}RU, *Dieu* e] **eu** 2,14 BDIKSSg [*vs ieu* AEMe, *hienu* C, *yeu* R, *ieus* a²]; 16 S [*vs ieu* CMRa²]; 30 A [*vs ieu* B]; 38 BDa² [*vs ieu* AR]; 39 DESg [*vs ieu* C]; 47 ABR [*vs ieu* C]; 3,8 a² [*vs ieu* CEMM^{h2}R]; 5,7 DIKSa², cf. *meu* U [*vs ieu* ABCM^{h2}, cf. *iu* M]; 16 Sa² [*vs ieu* ABDIKMSg]; 23 DIKSSg, *eus* a² [*vs ieu* ABCEMR]; 6,24 BDIKNSg [*vs ieu* ACEMM^{h2}a², *yeu* R] **seu** 5,11 SU [*vs sieu* ABDIKM^{h2}, cf. *sui* Sg] **leis** 1,25 e [*vs lieys* C,

69. La forme est absente des corpus des *DocLing* (Brunel, Meyer, Prov.occ.) à côté de quelque 450 occurrences de *deu*.

lieis M^{h2}]; 2,14 DEIKMSga², *lei* S [*vs lieis* AB, *lieys* CR]; *leis* 24 MSga², *lei* DEIK [*vs lieis* AB, *lieys* C]; *leis* 25 MSga², *lei* ES, *lei* DIK [*vs lieis* AB, *lieys* C]; 3,25 Ea² [*vs lieis* M^{h2}]; 5,26 ISga², *lei* EK, *leiss* D [*vs lieys* C]

(iii) Uniquement ⟨ie⟩: **Dieu** 6,38 CEMM^{h2} **ieu** 1,3 CM^{h2}; 23 C; 27 M^{h2}; 34; 39 CM^{h2}; 2,49 ABCR; 50 AB; 52 ABR; 3,10 Ra²; 31 CM; 4,12; 28 CM^{h2}; 38 M^{h2}; 50 M^{h2}; 6,18 CEM^{h2}; 41 CEMM^{h2} **mieus** 3,5 EM^{h2}a², *mieu* R **lieis** 4,36; 50 M^{h2}

La distribution des variantes dans les mss. est relativement nette et distingue bien un ensemble favorisant le type originel – et en cohérence avec les conditions phonétiques de l'it.sept. – (SSg et U ainsi que, de manière moins marquée, Da²IK) et un deuxième qui choisit un remplacement très majoritaire (BEM) voire (presque) généralisé (AR et, surtout, CM^{h2}); le nombre d'occurrences est trop faible pour N et X pour pouvoir les interpréter:

	⟨e⟩	dont le pron. ⟨eu⟩	dont le pron. ⟨lei⟩	⟨ie⟩	% ⟨e⟩
S	11	5	1		100
U	3	2			100
N	1	1			100
Sg	12	4	4	1	92
D	11	6	4	4	73
a ²	12	3	5	7	63
I	8	3	4	5	61
K	7	4	3	5	58
E	8	2	5	10	44
B	4	4		14	22
M	3		3	14	18
A	2	2		18	10
R	1	1		14	7
M ^{h2}				21	0
C				27	0
X				2	0

Les résultats sont donc fortement polarisés, au point qu'il n'est pas possible de se prononcer sur les issues originelles sans appréhender l'intégralité de la tradition. Un ms. unique peut induire en erreur sur les choix de la tradition antérieure voire sur les choix de l'auteur. En même temps, la juxtapo-

sition d'une série de mss. rend apparentes des tendances sous-jacentes et ouvre la voie vers l'original.

– *Marcabru*

Les quatre chansons de Marcabru à l'étude comportent 91 occurrences du paramètre dont 26 en <e> (15 pour le pronom *eu*) et 65 en <ie>, soit une relation de 29:71%, assez proche de celle observée chez Jaufre. Le relevé détaillé est sans surprise:

(i) Fluctuation: **Deu(s)** 30,12 N [*vs Dieu AIKRTa*¹], MarcRana58 a² [*vs Dieu CM*] **eu** 13,29 Na² [*vs ieu AIK*]; 31 AN; 30,9 NT [*vs ieu AIKRa*¹]; 34 T [*vs ieu ACIKNa*¹]; 74 NT, e a¹ [*vs ieu ACIKR*] **e** 11,31 a² [*vs ieu MR*]; 39 Ca² [*vs ieu MR*] **meu** 30,29 N [*vs mieu Ta*¹] **seus** 11,50 Ca² [*vs sieu MR*], **ceus** 13,43 N [*vs sieus AIKa*²] **lleis** 30,8 IK [*vs lleis A, lieys C*] **trobei** 30,2 AIKNa¹, **trobey** CR [*vs trobiei T*]

(ii) Uniquement <ie>: **Dieus** 13,18 AIKNa² **ieu** 13,7 AIKNa²; 30,15 ACIKNRa¹; 43 ACIKNRTa¹; 68 AIKNa¹

Notons toutefois la forme réduite *e* pour *eu* (3x a^{1/2}, 1x C) et la graphie également déroutante *ceus* N pour *seus*, que nous avons regroupées dans le tableau chiffré sous <e>:

	<e>	dont le pron. <eu>	<ie>	% <e>
N	8	4	4	67
a ²	7	4	9	44
T	3	3	4	43
C	3	1	5	38
A	2	1	11	15
R	1		8	11
I	1	1	10	9
K	1	1	10	9
M	Ø		4	0

La distribution des variantes diffère quelque peu des constats antérieurs, notamment dans les choix de C – beaucoup moins systématique – et IK, qui montrent une forte réduction du type <e> originel.

– *Synthèse*

En réunissant – et en simplifiant légèrement – les 630 occurrences des quatre tableaux, les attitudes des différents scripteurs ressortent assez net-

tement.⁷⁰ Un premier groupe de quatre mss. italiens (D/D^a, N et S) et catalan (Sg) reste notablement fidèle au type non diphtongué:

	⟨e⟩	⟨ie⟩	% ⟨e⟩	% ⟨ie⟩
S	16	0	100	100
Sg	12	1	92	100
N	35	5	87	80
D/D ^a	44	10	81	65

Un deuxième groupe italien (IKL) auquel se joignent a² et le ms. arlésien f montre un équilibre entre les deux issues:

	⟨e⟩	⟨ie⟩	% ⟨e⟩	% ⟨ie⟩
L	7	5	58	40
I	26	28	48	71
a ²	38	45	46	51
K	21	28	43	62
f	4	7	36	[1 occ.]

Un troisième ensemble, de tradition occitane (ER et éventuellement AB) et également italienne (M), tend à introduire une triphongue:

	⟨e⟩	⟨ie⟩	% ⟨e⟩	% ⟨ie⟩
E	11	32	26	15
R	12	35	26	7
B	4	14	22	25
A	5	29	15	20
M	3	18	14	0

Enfin, les chansonniers languedociens C et M^{h2} choisissent un remplacement presque intégral:

	⟨e⟩	⟨ie⟩	% ⟨e⟩	% ⟨ie⟩
C	4	70	5	11
M ^{h2}	0	21	0	0

70. Mis à part les trois chansonniers UVX avec en tout seulement 9 occurrences et T avec 7 occurrences.

Les résultats ne sont pas identiques à ceux obtenus pour lat. [ʔ], mais les recoupements sont notables. Pour la grande majorité des mss. (11/16), les pourcentages des formes originelles diffèrent de moins de 10%. Pour D/D^a, M et L seulement, ⟨o⟩ est plus faiblement représenté que ⟨e⟩ (-16/14/18%), tandis que pour IK, c'est l'inverse (+23/19%). Mais pour l'essentiel, les regroupements établis dans nos synthèses sont cohérents.

§ 7. Amuïssement de «-n» caduc

L'amuïssement de -n caduc est partagé par l'essentiel de la moitié occidentale du territoire occitan ainsi que par la frange méridionale du gascon. Il est notamment présent dans la plus grande partie du Languedoc. Le paramètre n'aurait donc pas été utile pour opposer l'origine limousine des premiers troubadours à un éventuel rattachement au Languedoc. Il permet toutefois d'évaluer dans quelle mesure la tradition s'éloigne autant des issues originelles que des données géolinguistiques du Languedoc central et occidental. Dans ce sens, il est complémentaire du paramètre [-l] où le limousin et languedocien se trouvent en opposition. Par ailleurs, il permet de mieux cerner le contraste entre des formes figurant dans des rimes assurées et d'autres, en dehors de la rime ou en rime non assurée.

Puisqu'il ne s'agit plus, à ce stade, de prouver la nature originellement limousine de la *scripta* des quatre premiers troubadours, nous avons réuni le traitement des auteurs individuels, en séparant les formes en fonction de leur position par rapport à la rime.⁷¹ Notons d'emblée que le paramètre n'est pas probant pour les quatre chansons à l'étude de Marcabru, ce qui est regrettable mais ne met pas en cause son intérêt pour les trois autres troubadours.

– Les séries figurant dans des rimes assurées

Les rimes assurées en -n caduc sont très fréquentes chez Guilhem IX avec cinq séries dans quatre chansons et chez Cercamon qui en introduit également cinq séries dans autant de chansons. Jaufre en revanche ne fait appel à cet artifice qu'à une seule reprise, et Marcabru ne l'exploite pas dans notre corpus restreint.

Ces séries des rimes garantissent une notable stabilité à travers toute la tradition. Voici le relevé des onze séries dont cinq devant -s flexionnel:

71. Nous avons exclu partout, après coup, les monosyllabes *be/bes*, *mo/mos* et *no* dont la variation est relativement aléatoire.

BdT 183 1: Na²: *lati* 3 - *fi* 11 - *enaissi* 13 - *albespi* 14 Na²var, *albrespi* a² - *mati* 19 - *fi* 20 - *lati* 25 - *Vezi* 26

= assuré par *s'aizi* prés.3 (= *aizir* DOM-en-ligne s.v. *aisir* e) 5 - *ri* 9 - *enaissi* 13

BdT 183 2: CD^aa²E[N]: *fi* 20 - *coyssi* 25 - *vezi* 27

= assuré par *ri* 18 - *noyri* 21 - *eschari* 23 - *falhi* 24

BdT 183 2: CEN: *doussa* 30 C, *dousa* E, *dolcha* N [*vs dolzan* D^a] - *ma* 31 [*vs man* D^a] - *certa* 36 [*vs certain* D^a] - *endema* 38 [*vs deman* D^a] - *pa* 40 [*pan* D^a]

= assuré par *m'aura* 37 CD^aEN

BdT 183 10: *Lemozi* 4 CD^aNRa², *Limozi* IK - 8 *vezi* CNIKRa² [*vs vezin* D^a] - *cozi* 12 CD^aNRa², *cosi* IK - *Angevi* 16 CD^aIK, *anjavi* Na² - *mesqui* 20 CD^aIKNa² - *lati* 24 CIKNRa² [*vs latin* D^a] - *fi* 28 CD^aIKNRa² - *fi* 32 D^aIKNa² - *aizi* n.m. 'demeure, domicile' [cf. DOM-en-ligne s.v. *aisin* b] 40 CD^aIKNa², *aysi* R - *sembeli* 42 CD^aKR, *sembeli* I

= assuré par *si* (< sic) 36 CD^aIKNa²

BdT 112 1: R: *cove* 11 - *be* 13 - *palafre*⁷² 14 - *ve* 'vient' 16 - *se* 'sens' 22 - *polhe* 23 (< PULLU + -INU) - *be* 27

= assuré par *cre* 14 - *fe* 14 - *merce* 25

BdT 262 3: *cami* 22 CM^{h2} [var. *aqui*] - *mati* 23 EM^{h2}Ra²

= assuré par *si* 4 - *aissi* 5 - *mi* 8 - *vi* 10 etc.

devant -s flexionnel

BdT 183 12: [*bon* 34 NV, *bo* C] - *carbos* 35 V [*carbon* N; cf. *carbo* C] - *capos* 36 CNV - *co-gastros* 'marmiton' (cf. Pfister, *La langue de Guilhem IX*, cit., p. 110) 38 NV [cf. *coguastr* C]

= assuré par *dos* 'deux' 37 NV

BdT 112 2a: a²: *Peitavis* 6 - *fis* 18 - *serrazis* 42 - *pelegris* 54

= assuré par *paradis* 12 - *escharnis* 24 - *devis* 30 - *conqis* 36 - *Aumis* 47

BdT 112 3: *ermis* 37 f, *hermis* D^a - *vezis* 45 D^af

= assuré par *esfrezis* 2, *aclis* 3, *servis* 9, *enrequis* 11, etc.

BdT 112 3a: *gazardos* 8 C, *guizardos* D^aIKa² - *baros* 28 ACD^aa² [*vs barons* IK] - *razos* 54 a²

= assuré par *poderos* 10 - (*az*) *estros* 'certainement' 26 (cf. Pfister, *La langue de Guilhem IX*, cit., p. 110) - *amoros* 56, etc.

BdT 112 4: CD^aIKLRa²: *latis* 3 - *fis* 51

= assuré par *conqis* 7 - *convertis* 9 - *esbaudis* 13 - *esbahis* 15 - *vis* 19 - *brunezis* 21 - *fremis* 25 - *falhis* 27 - *guaris* 31 - *devis* 33 - *enfolhetis* 37 - *escarnis* 39 - *moris* 43 - *aucis* 45 - *esjauzis* 50

Les infractions restent rares: D^a rompt la cohérence dans deux des trois séries: d'une part ponctuellement dans *Pos de chantar m'es pres talenz* (*BdT* 183 10: *vezin* 8, *latin* 24), d'autre part de manière systématique dans l'une des

72. Cf. Pfister (*La langue de Guilhem IX*, cit., p. 110), qui interprète *palafrei* dans *Compaigno, no posc mudar* (*BdT* 183 4) comme forme oilique; il s'agit donc chez Cercamon d'une évocation de Guilhem IX.

deux séries de *Ben vuellh que sapchon li pluzor* (BdT 183 2) où tous les lexèmes introduisent un <-n> à l'exception du verbe assurant la rime (*m'aura* 37). Dans l'autre série de *Ben vuellh*, D^a transmet la version originelle sans -n caduc.

Notons par ailleurs dans *Farai un vers pos mi sonelh* (BdT 183 12, 34-38) une petite perturbation dans N, peut-être en conséquence de la structure complexe du texte, et un remplacement inachevé dans C – toutefois en omettant le -n caduc; enfin, l'introduction ponctuelle de *barons* par IK dans une importante série de rimes (BdT 112 3a, 28), par ailleurs bien respectée.

En dehors de D^a, nous sommes en face de trois infractions sur quelque 140 occurrences pour les trois auteurs. Les rimes assurées constituent donc véritablement un ancrage incontestable pour pouvoir établir le rattachement géolinguistique de la *scripta* originelle. Elles permettent par là de s'assurer également que les variantes divergentes de la tradition hors rimes sont bien interprétables comme des effets secondaires.

– Formes en dehors de la rime

La variance concernant -n caduc augmente en effet fortement quand il s'agit de mots hors rime, comme cela ressort d'emblée du relevé détaillé pour les quatre troubadours. Le paramètre est surtout fréquent chez Guilhem IX (61 occ., 40 sans -n, 21 avec -n) et Jaufré (55 occ., 24:31), un peu moins chez Cercamon (44 occ., 21:23), moins encore – mais pas absent – chez Marcabru (8 occ., 4:4).⁷³ En dehors de la tradition de Guilhem, où la forme originelle domine, les issues sont globalement équilibrées et ainsi en contraste maximal avec la configuration en cas de rime assurée.

Il faut toutefois distinguer les cas où -n se trouve devant -s flexionnel. Voici le relevé pour la position finale absolue:

(i) Sans -n: *baro* BdT 112 2a,11 a² *coma(i)gno* BdT 183 4,1 N; *companho* BdT 183 5,1 E *cove* BdT 112 1,8 R; BdT 262 3,18 M^{h2}Ra², *conve* E *Gasco* BdT 112 2a,31 a² *Guilhalmi* BdT 112 1,19; 30; 35; 39; 44; 48 R *jove* BdT 183 10,20 D^aIKNa² [suivi de nasale: *jove mesqui*] *Limosi* BdT 112 2a,44 a² *negu* BdT 183 4,19 N *re* BdT 112 1c,24 a² *teno* prés.3pl. 'tenir' BdT 183 4,5 N

73. Notons que le nom de l'auteur *Marcabrus* (BdT 293 33,49 ACIK, *Marcebrus* R) apparaît également sans -n dans la tradition des quatre chansons, ce qui correspond de toute manière à la forme originelle, au-delà de sa genèse peu transparente. Nous l'avons pas intégré dans le décompte puisque le nom n'est pas transparent (cf. *supra* 1.2 et n. 24), mais la tradition introduit néanmoins parfois la nasale finale par rapprochement avec l'adj. *brun*.

(ii) Fluctuation: **auzo** prés.3pl. *BdT* 262 3,35 R [*vs auzon* Ce, *auson* MM^{h2}] **Bru** *BdT* 262 5,32 CE [*vs Brun* ABMM^{h2}, *Brum* Sg] **cove** *BdT* 183 11,34 E [*vs coven* Ca²] **Esteve** *BdT* 183 11,47 CE [*vs Esteven* a²] [suivi de nasale: *mas*] **fello** *BdT* 183 10,16 C [*vs felon* D^aIKN, *fellon* a²] **foillo** prés.3pl. *BdT* 183 1,2 N [*vs fueillon*, *foillan* a²] **guasco** *BdT* 183 10,16 C [*vs gascon* D^aIKa²] **Hugo** *BdT* 262 5,32 Sg, *Ugo* 32 CM^{h2} [*vs Hugon* 32 AB] **jove** *BdT* 183 10,20 D^aKNRa² [*vs joven* C] [suivi de nasale: *mesqui*] **poilli** ‘poulain’ (< PULLU + INU) *BdT* 183 3,19 E [*vs polin* C] **re** *BdT* 262 5,21 E [*vs ren* ADIKMM^{h2}Sga², *rem* U]; 23 EMM^{h2}, *res* CR [*vs ren* ABDIK]; *BdT* 262 3,40 M^{h2} [*vs ren* a] **torno** *BdT* 293 33,11 CIKR [*vs tornon* A]

(iii) Avec *-n*: **bon** *BdT* 112 1,39; 41 R; *BdT* 262 4,31 (bis); 32 CM^{h2} **camin** *BdT* 183 12,20 N **chanton** 183 1,3 Na² **fin** *BdT* 112 2,18 ELNS; *BdT* 293 11,35 CMA **matin** *BdT* 112 3,27 D^a, *matin* f **ren** *BdT* 112 3,19 D^a; 39 D^af **sermon** *BdT* 183 1,28 Na² **tornon** *BdT* 183 12,5 V, cf. *tenunt* N

En cette position, 42% seulement des occurrences montrent donc l'absence de *-n* caduc (55/131 occ.).⁷⁴ En revanche, devant *-s* flexionnel l'amuissement passe à 79% (30/38 occ.).⁷⁵ Dans non moins de sept occurrences, les scribes choisissent même de remplacer un *-ns* final par *-n*, en supprimant la marque flexionnelle (cf. sous ii):

(i) Sans *-n* devant *-s* flexionnel: **bos** adj.pl. (< BONU) *BdT* 183 7,23 E; *BdT* 183 2,46 CD^aEN; *BdT* 112 1,14 R; *BdT* 112 2a,30 a² **brus** *BdT* 183 8,12 CE **chascus** *BdT* 183 4,22 N; *BdT* 183 1,3 Na²; *BdT* 183 11,5 a², *quascus* C, *cascus* E **sas** adj.nom.pl. ‘êtres sains’ (< SANU) *BdT* 183 8,26 CE **vezis** *BdT* 262 4,25 CM^{h2} **vilas** n.pl. (< VILLANU) *BdT* 183 8,30 CE

(ii) Fluctuation devant *-s* flexionnel: **bos** *BdT* 262 4,19 C [*vs bons* M^{h2}] **fis** *BdT* 112 2,17 L [*vs fins* N, cf. *fin* ES] **ples** *BdT* 112 4,52 CLR [*vs plens* D^aIK, cf. *plen* a] **rasos** *BdT* 112 2,24 IK, *raszos* L [*vs raisons* N, cf. *razon* D^aE, *raison* S] **res** *BdT* 112 3,17 D^a [cf. *ren* f]

(iii) Avec *-n* devant *-s* flexionnel: **mans** *BdT* 183 1,24 a²

Le constat montre ainsi des interventions relativement fortes dans la tradition par rapport aux formes originelles, compte tenu du fait que celles-ci correspondent également aux issues autochtones dans la plus grande partie du Languedoc.

74. En détail: Guilhem 23x sans *-n* : 20x avec *-n* (44:46%), Cercamon 11x : 18x (38:62%), Jaufré 21x : 30x (41:59%), Marcabru 4x : 4x (50:50%).

75. En détail: Guilhem 17x sans *-n* : 1x avec *-n* (94:6%), Cercamon 10x : 5x (67:33%), Jaufré 3x : 1x (75:25%) [aucune occ. pour Marcabru].

Pour pouvoir appréhender les attitudes des différents scripteurs, nous avons réuni en un seul tableau les issues de l'intégralité de notre corpus, en distinguant les chiffres globaux de ceux en finale absolue :

		sans -n en finale absolue	avec -n en finale absolue	% sans -n en finale absolue	sans -n décompte intégral	avec -n décompte intégral	% sans -n décompte intégral
V	Guilhem IX	1	0	100	1	0	100
R	corpus ⁷⁶	12	2	86	14	2	88
E	corpus	8	3	73	14	3	82
N	corpus	6	5	54	9	7	56
L	Cercamon	1	1	50	3	1	75
C	corpus	8	8	50	15	8	65
I	corpus	3	4	43	4	5	44
K	corpus	3	4	43	4	5	44
M ^{h2}	Jaufre	4	6	40	5	7	41
a ²	corpus	7	11	39	10	12	45
Sg	Jaufre	1	2	33	1	2	33
D ^a	corpus	2	8	20	4	9	31
M	Jaufre	1	4	20	1	4	20
U	Jaufre	0	2	0	0	2	0
B	Jaufre	0	3	0	0	3	0
S	corpus	0	3	0	0	3	0
f	Cercamon	0	3	0	0	3	0
A	corpus	0	5	0	0	5	0

Si la distinction positionnelle a un impact sur le pourcentage des formes originelles conservées et remplacées, elle n'affecte que très peu les tendances observables dans les chansonniers individuels. Le résultat reste même inchangé pour trois des quatre mss. VLSgU à très faibles occurrences et qui ne sont présents que pour un seul troubadour (VSgU contre L).⁷⁷

76. Nous indiquons le nom du troubadour dans les cas où un seul auteur est présent pour le paramètre en question dans un ms. donné, "corpus" quand deux, trois ou quatre auteurs sont concernés.

77. Si un ms. comporte des formes de plusieurs troubadours, nous avons indiqué "corpus".

Mais l'attitude des chansonniers par rapport aux formes originelles ressort mieux, malgré tout, si l'on ne considère que les formes en finale absolue, ce que nous ferons par la suite.

La grande majorité des chansonniers montre ainsi une forte tendance à réduire voire à éliminer la caractéristique des territoires limousin et languedocien central. Cela est vrai pour:

- les chansonniers italiens NIKD^aMS;
- les chansonniers occitans orientaux ABa²f;
- le chansonnier languedocien méridional C (Narbonne);
- le chansonnier M^{h2} (à rattacher ici à Montpellier);
- le chansonnier catalan Sg.

Seul le chansonnier toulousain R se caractérise par une absence presque totale de *-n* caduc, en cohérence avec sa provenance.⁷⁸ On note toutefois le respect assez marqué de la nasale finale dans E (73%), puisque Montpellier maintient ce *-n* étymologique.

Ces résultats rejoignent dans les grandes lignes ceux des autres paramètres: le maintien des formes originelles est indéniable, mais relativement faible dans la plupart des chansonniers. S'ajoute toutefois un nouveau constat: on ne relève aucune trace d'éventuels effets de copies intermédiaires réalisées en Languedoc central ou occidental dans la tradition. S'il y a concordance entre des formes languedociennes et les issues dans les chansonniers, elles ne sont pas dues à un effet d'un éventuel modèle languedocien mais à des effets secondaires et somme toute aléatoires.⁷⁹ Les avis concernant le rôle du Languedoc dans la tradition étant partagés, cette observation a son importance.

– *Rimes non assurées*

Notre corpus comporte neuf séries (ou séries partielles) de rimes non assurées chez Guilhem – dont deux devant *-s* flexionnel – ainsi qu'une brève série chez Cercamon et une importante série devant *-s* flexionnel chez Jaufré. Voici le relevé qui montre que la position devant *-s* flexionnel

78. Les deux seules occurrences de *-n* interviennent dans *bon* monosyllabe, prétonique et facilement assimilable à la forme latine (*bon guatge*, *bon destrier* BdT 112 1,39; 41).

79. Comme C. Menichetti nous l'a fait remarquer, ce constat mène par ailleurs à penser que des copies intermédiaires languedociennes n'ont peut-être pas joué un rôle particulièrement important pour la tradition italienne et vénitienne.

affecte beaucoup moins les choix des scribes que pour les formes hors rime:

BdT 183 10: *companho* et var. 21 CNa² [*vs* *compaignon* et var. D^aIKR] - *perdo* 22 CIKN [*vs* *perdon* D^aa²; cf. *pron* R] - *tro* 'thrône' 23 CINA² [*vs* *tron* D^aKR]

BdT 183 11: *be* 6 - *re* 7 - *cove* 8 - *mante* 11 CE [*vs* *ben* - *ren* - *coven* - *manten* a²]

BdT 183 12: *raizo* 9 - *tezo* 10 V [*vs* *rason* - *tizon* N], *fello* 54 - *talo* 55 C [*vs* *felon* - *tal(l)on* NV]

BdT 183 12: *Lemozi* 11 - *tapi* 12 - *Guari* 13 C[V] [*vs* -n N], *mati* 73 - *borssi* 74 - *Guari* 75 C

BdT 183 12: *latin* 16 - *pele(g)rin* 17 - *eisin* 18 NV [cf. *lati* isolé C]

BdT 183 11: E: *fis* 25 - *aclis* 26 - *vezis* 27 - *aizis* n.m.pl. 29 [*vs* *fins* - *aclins* - *vezins* - *aizins* a²]

BdT 183 12: *bos* 34 - *carbos* 35 C; cf. *bon* - *carbos* V [*vs* -n N]

BdT 112 2a: a²: *raggo* [pour *razo*] 49 - *Eblo* 50 - *Gasco* 51 - *Arago* 52 - *baro* 53

BdT 262 2:

clis 5 ABCEIKMRSGa², *encliss* e [*vs* *clins* DS, *enclins* W, *enclin* X]

albespis 6 ABCESge, *albesbis* K, *abesbis* I, cf. *albres_pis* M, *albre_espes* a², *dels_bels_pis* R [*vs* *albespins* S, *aubespins* W, *aubespins* X, cf. *albres_pins* D]

fis 12 ABDEIKe [*vs* *fins* SSg]

sarrazis 13 ABCEIMRe, *sarazis* D, *sarracis* K, *sarragis* a² [*vs* *sarrazins* SSg, *sarrazin* X]

camis 19 ABCMRae [*vs* *chemins* SW]

devis 20 ABCMRae

fis 26 ABCDEIKMSgae [*vs* *fins* SWX]

vezis 27 ABCDEIKMSga² [*vs* *vizins* S, *veisins* W, *voisin* X]

pelegris 33 CESgae, *pelelis* BR, *pelleris* AM [*vs* *pelegrins* W, *pellegrins* K, *pellerins* I, cf. *palerin* X]

tapis 34 ABCEIKMSga², cf. *tapiris* W [*vs* *tapin* X]

aizis n.m. 40 ABCSg, *aisis* IK, *aissis* M, *aisi* R, cf. *assais* D, *jauzis* E

jardis 41 ABCDEKM (*jardi* R) [*vs* *jardins* Sg, cf. *zardins* S]

**tahis* (< got. **taheins*) 47, cf. *tant_aïs* A, *tant_ahis* BC, *tot_tâis* e, *el_aital* R

pairis 48 ABCe, *pairi* R

**tahis* 50, cf. *tant_aïs* A, *tant_ahis* B

pairis 51 AB, *paris* R

La distribution des issues en fonction des chansonniers réserve quelques surprises en comparaison avec les formes individuelles en dehors de la rime:

	séries sans -n	séries mixtes	séries avec -n
C	7		
E	3		

A	1		
B	1		
M	1		
R	2		1
a ²	1	1	2
V	1	1	2
I		2	
Sg		1	
D ^a		1	1
K		1	1
N	1		5
S			1
W			1
X			1

Les mss. a²D^aIKSg confirment leur position mitigée par rapport au *-n* caduc, position partagée par V (qui ne comporte qu'une occurrence hors rime). De la même manière, E confirme voire renforce l'adhésion au type originel et S son opposition.

Le chansonnier R, en revanche, montre une infraction très inattendue dans la série *compaignon - pron - tron* (BdT 183 10,21-23). Par ailleurs, les mss. ABMe et surtout C respectent dans les séries de rime l'amuïssement de *-n*, en opposition nette par rapport aux issues des mots hors rime. Dans la même logique, mais avec un effet opposé, N passe d'une attitude équilibrée hors de la rime (6 formes sans *-n*, 5 avec *-n*) à l'introduction presque généralisée de la nasale finale.

Les rimes non assurées peuvent donc produire un effet d'homogénéisation qui va à l'encontre des choix en dehors de la rime. La loi de la série semble ainsi catalyser la conscience linguistique des scribes. Dans le cas présent, cette conscience mène dans la plupart des mss. à un plus grand respect du type originel, mais dans un ms. aussi à une opposition maximale. Les effets ne sont donc pas prévisibles. De manière générale, les mots individuels laissent entrevoir avec plus de sécurité des reliquats originels en opposition à la *scripta* des copistes, puisqu'ils échappent plus facilement à des choix conscients et systématiques.

3. CONCLUSIONS

Notre analyse empirique détaillée permet des observations plus générales concernant (3.1) la langue originelle des quatre premiers troubadours, (3.2) la relation entre cette langue originelle et les copies de la tradition troubadouresque, (3.3) l'importance de la scripturalité pour l'élaboration du genre et (3.4) la question de la supposée koinè de l'occitan méridional.

3.1. *La langue originelle des quatre premiers troubadours*

Comme nous avons pu le voir pour chacun des paramètres étudiés, il est possible d'établir à travers la tradition les formes originelles des différents auteurs. Nous avons pu observer des variations dans le détail, souvent dues aux aléas de la distribution des chansons dans les chansonniers ou encore à des effets lexicaux également aléatoires. Mais il se dessine très clairement des lignes directrices générales. On peut surtout distinguer deux ensembles.

(i) Un premier ensemble de paramètres montre une forte identité entre l'issue limousine médiévale héréditaire et les occurrences dans les chansonniers:

Pourcentage du maintien de l'issue originelle dans les chansonniers					
		Guilhem IX	Cercamon	Jaufre	Marcabru
§ 1a	[k(a)-] > [tʃ(a)-] (<i>chantar</i>)	100	100	97	95
§ 4	[-(a)l] > [-(a)u] en rime assurée	100	86	82	100
§ 7	amuïssement de <i>-n</i> caduc en rime assurée	94	95	100	./.
§ 1b	[g(a)-] > [dʒ(a)-] (<i>jauzir</i>)	82	82	80	100 ⁸⁰
§ 7''	amuïssement de <i>-n</i> caduc devant <i>-s</i> flexionnel hors rime assurée	94	67	75	./.

La forme originelle est intégralement respectée autant pour le mot clé *chantar* que pour les deux paramètres en rime assurée ([-(a)u] et *-n* caduc). Ces derniers garantissent de la manière la plus indiscutable la forme de départ. Grâce à l'amuïssement de *-n* caduc, celle-ci se place dans le territoire occitan occidental (limousin et languedocien central/occidental) duquel on doit retrancher le domaine languedocien en raison de la vocalisa-

80. Seulement 3 occ.

tion de [-(a)]. Ces deux paramètres pourraient donc suffire pour déterminer la langue des quatre troubadours.

Quant à la forme palatalisée *chant(ar)*, s'il ne peut y avoir de doute sur le fait qu'il s'agit de l'issue originelle, cette forme septentrionale a été empruntée également par les troubadours de langue occitane méridionale, ce qui l'a stabilisée dans la tradition des quatre premiers auteurs. Le maintien de la famille de *jauzir* s'avère moins net et donne plus facilement lieu à des remplacements.

Enfin, la forte présence de l'amuïssement de *-n* caduc devant *-s* flexionnel s'explique par un effet d'assimilation et n'est donc pas significative pour notre sujet.

Le résultat le plus flagrant dans ce premier ensemble de paramètres est la grande concordance entre les quatre troubadours, dont la tradition s'inscrit, avec quelques variations aléatoires, dans une logique identique.

(ii) Cela reste également vrai pour un deuxième ensemble de traits, qui ne sont ni assurés par la rime ni par un stéréotype lexical caractéristique du genre :

	Guilhem IX	Cercamon	Jaufre	Marcabru
§ 2a [k(a)-] > [tʃ(a)-] (var.)	22	38	42	34
§ 3 [-kt-] > [-jt]	64	43	58	50
§ 5 ['ɔ] + pal maintenu	46	53	31	31
§ 6 [ɛ] + [u] maintenu	48	56	34	29
§ 7' amuïssement de <i>-n</i> caduc en position finale absolue hors rime assurée	44	38	41	50

Ici, il s'agit de quatre traits caractéristiques du limousin ou, plus généralement, de l'occitan septentrional. Les issues originelles sont conservées dans un tiers ou deux tiers des occurrences à travers la tradition. La variation quantitative n'est pas inexistante mais s'explique parfois par la nature des données: le faible pourcentage pour [tʃ(a)-] chez Guilhem IX par exemple est tributaire du nombre réduit d'occurrences en position intérieure, comparé aux trois autres auteurs.

Ce deuxième ensemble représente pour nous le résultat le plus inattendu de notre étude. La conservation des issues originelles ne répond pas à des critères forts mais s'inscrit dans un équilibre entre des attitudes conservatrices et innovatrices des scribes lors d'un processus de copie. Les choix des scribes semblent en cela partiellement volontaires et partiellement

aléatoires. Même si dans la majorité des cas, la forme grapho-phonétique originelle est adaptée aux habitudes des scribes, ces résidus restent notablement présents et donnent des indices sûrs quant à la langue de départ.

Nous pouvons ainsi établir que les quatre premiers troubadours reflètent fidèlement la variété héréditaire du Limousin dans toute une série de paramètres consonantiques (palatalisations, vélarisation, vocalisation) et voca-
liques (absence de diphthongaison des voyelles accentuées). Ce sont des phénomènes fondamentaux et de haute fréquence qui caractérisent avec une grande précision la langue d'origine des auteurs.

Les deux derniers phénomènes apportent encore quelques facettes complémentaires:

		Guilhem IX	Cercamon	Jaufre	Marcabru
§ 4'	[-(a)l] > [-(a)u] hors rime assurée	6	0	6	./.
§ 2b	[g(a)-] > [dʒ(a)-] (var.) ⁸¹	75	100	50	29

La vocalisation de [-(a)l] est certes très répandue en occitan, mais elle est inconnue aussi bien du languedocien que de l'italien, du catalan et du français. Par ailleurs, les mots concernés – *mau* et *tau* – sont facilement latinisables. Ici, la tradition a intégralement supprimé les formes originelles, en opposition absolue avec la position en rime.

Dans le cas de lat. [g(a)-], nous sommes en face de sept lexèmes individuels bien définis dont le maintien tout comme le remplacement s'expliquent mieux dans une logique lexicale que grapho-phonétique. Ils intéressent donc surtout la thématique de la régionalité lexicale, qui a sa part dans la scriptologie médiévale, mais qui n'est pas au centre de la présente étude.

En conclusion, nos constats prouvent de manière empirique que les quatre premiers troubadours ont écrit dans une langue relativement homogène et partagée par eux, qui n'était pas, pour trois d'entre eux, leur langue maternelle. Ce résultat permet d'appréhender les cinq premières décennies de la poésie des troubadours sous un angle géolinguistique et historique plus précis. Ce fort ancrage dans l'espace pourrait également contri-

81. Les pourcentages reposent sur seulement deux apparitions chez Guilhem et Cercamon et une seule chez Jaufre et Marcabru.

buer à une meilleure explication de la forte présence d'auteurs septentrionaux au sein de la génération suivante des troubadours.

3.2. *Originaux et copies: le laboratoire des troubadours*

Les particularités des chansonniers, leur cohérence interne relative et leur relation complexe avec les originaux lointains constituent un domaine de la recherche à part entière (cf. *supra* nn. 2 et 31). Notre étude n'a pas comme objectif une analyse ciblée des mss. individuels, même si elle a pu donner lieu à toute une série d'observations relatives à leur lieu de genèse et leur rattachement géolinguistique. Les points qui nous semblent être d'un intérêt plus général, dépassant le cas concret de la poésie des troubadours, sont les suivants:

(i) Comme nous venons de le voir, les leçons originelles sont reconnaissables pour un auteur donné même en dehors de la rime si l'on retient des paramètres géolinguistiques pertinents, si l'on prend en considération l'intégralité de la tradition le concernant et si – idéalement – on se base sur l'intégralité de la production connue. Il est vrai que pour Marcabru nous n'avons retenu que quatre de ses quelque 44 chansons, mais nous avons naturellement pris connaissance de tout le corpus avant de choisir quatre textes significatifs et longs avec une large distribution dans les mss. La rime assurée reste bien entendu un ancrage sûr et précieux, mais elle n'est pas indispensable et, surtout, les indices qu'elle fournit peuvent être considérablement renforcés et diversifiés par des formes hors rime.

(ii) Par conséquent, il devient apparent que les chansonniers ne suppriment presque jamais toute trace de la langue originelle des troubadours, malgré le décalage chronologique et spatial par rapport aux originaux. Cela peut arriver pour un trait spécifique hors rime assurée – comme nous l'avons vu pour la vocalisation de [-(a)] –, mais cela reste la seule exception. Même un scribe très rigoureux et systématique comme celui du ms. C comporte des éléments qui appartiennent à la langue de l'auteur et à la physionomie de sa *scripta*.

(iii) *A contrario*, on peut également constater que les transformations par les scribes sont très fréquentes et peuvent, justement, devenir systématiques. Une copie peut transformer radicalement la physionomie générale d'un texte, en ne laissant que des traces minimales de sa forme originelle. Cela concerne surtout les domaines de la grapho-phonétique et de la morphologie, mais également les mots régionaux – autrement dit, des mots dialectalement marqués et mis à l'écrit – qui tendent à être supprimés et

remplacés (cf. *supra* n. 57). De manière générale, la *scripta* de la dernière copie s'avère être la plus importante pour la physionomie apparente du texte.

(iv) Les attitudes différentes des scribes montrent que leurs interventions sur la forme du texte antérieur s'inscrivent dans une logique bien identifiable. Le scribe décide s'il préfère maintenir les formes de son modèle ou s'il souhaite les adapter de manière systématique aux règles de sa propre *scripta*. Il s'agit là de choix plus ou moins conscients et non pas d'effets aléatoires. Un scribe sait ce qu'il fait quand il respecte scrupuleusement le texte de l'original ou quand il le transforme.

(v) Nous avons également pu voir que les différents paramètres linguistiques ne connaissent pas précisément les mêmes trajectoires dans la tradition. Les transformations sont tributaires de trop de facteurs pour rester parfaitement homogènes: la nature et la physionomie précises de l'original en fonction de l'auteur et de sa langue, le nombre de copies intermédiaires et l'origine et les choix des scribes, la cohérence dans les choix du dernier scribe, les implications lexicales spécifiques et, enfin, la nature des décalages spatio-temporels entre les différentes copies. En même temps se dessinent des tendances nettes qui permettent une interprétation globale.

Le cas des premiers troubadours et de leur transmission permet ainsi de mieux cerner la nature des processus de copies au Moyen Âge. La validité de nos observations dépasse ainsi le cadre de la tradition troubadouresque et souligne l'importance paradigmatique de celle-ci pour la compréhension de la scripturalité médiévale.

3.3. *La question de la scripturalité*

Notre analyse nous a amené également à réfléchir sur les modes de transmission des chansons. Nous sommes parti de l'idée que les auteurs ont rédigé eux-mêmes – ou fait rédiger par un de leurs scribes – les textes qu'ils ont ensuite exécutés sous forme chantée.

L'évocation de la scripturalité est récurrente auprès des troubadours, tout comme la conscience du genre et l'auto-dénomination du *trobador*.⁸² *Ex negativo*, la procédure habituelle de l'élaboration est évoquée par Jaufre dans la *tornada* de *Quan lo rius de la fontana* (BdT 262 5,29-32):

Senes breu de parjamina
tramet lo vers que chantam

82. Cf. *fo trobatz* (BdT 183 7,5), *trobador* (BdT 112 3a,19).

en plana lengua romana
a-n Hugo Bru mon fillol.

La chanson est ici transmise à son destinataire sous sa forme orale et chantée par le filleul de l'auteur sans utilisation d'un support écrit. Les "brefs" peuvent être des actes entiers, mais ils correspondent plutôt aux notices établies comme aide-mémoire par les scribes ou notaires avant la rédaction de l'acte véritable. La description de Jaufre met en relief que le mode normal de transmission est celui d'une forme écrite sur une feuille volante de parchemin.⁸³

Il est naturellement surprenant qu'aucun *breu* des 460 troubadours ne nous soit parvenu. En même temps, nous connaissons très peu de notices comparables pour les actes juridiques, peut-être quelques dizaines sur les centaines de milliers d'actes produits dans la Galloromania médiévale, et aucune antérieure au milieu du 13^e siècle.⁸⁴ Étant donné la valeur pratique du parchemin et en même temps la nature des collections de manuscrits s'intéressant exclusivement à des objets dignes d'être conservés, les feuilles volantes ont dû être réutilisées une fois les textes recueillis dans des codex qui, seuls, ont intégré les bibliothèques en vue de leur transmission à la postérité.

Nous sommes donc ici en face d'une de ces absences saisissantes dans la transmission des témoignages écrits anciens. Mais cet effet ne met pas en cause le rôle constitutif de la scripturalité dans la genèse de la poésie des troubadours.

3.4. La question de la "koiné" occitane

Notre étude repose sur l'observation d'une série d'issues dialectalement pertinentes dans des mss. et elle interprète ces données en fonction d'un antécédent lointain perdu, la langue originelle des auteurs. Nous avons pu constater tout au long de l'analyse que les choix des scripteurs répondent à une logique géolinguistique, autant dans le maintien que dans la transformation, dans la similarité comme dans le contraste. En revanche, nous n'avons trouvé aucun indice qui aurait pu faire croire qu'un scribe avait le

83. Cf. en ce sens D'A.S. AVALLE, *La letteratura medievale in lingua d'oc nella sua tradizione manoscritta. Problemi di critica testuale*, Torino, Einaudi, 1961, pp. 47 sgg. (qui relève également le passage de Jaufre BdT 262 5).

84. Cf. D. KIHAI, *La minute d'une charte champenoise de 1240*, in *Actes du XXIX^e Congrès international de linguistique et de philologie romanes (Copenhague, 1^{er}-6 juillet 2019)*, éd. par L. SCHØSLER et J. HÄRMÄ, 2 vols., Strasbourg, SLR-ELiPhi, 2021, vol. 1 pp. 1149-62.

moindre doute sur la qualité régionale d'un des traits linguistiques en question. Une forme en *cha-* ou en *ja-* est sans doute perçue comme septentrionale, ce qui peut conduire les scribes à la transposer en fonction de sa propre variété en *ca* ou en *ga*. Les scribes peuvent également choisir de respecter et conserver la forme originelle, mais il est très probable qu'ils étaient conscients des implications géolinguistiques de celle-ci.

La physionomie des chansonniers se constitue, comme nous l'avons dit, par le jeu partiellement conscient, partiellement aléatoire, des variantes géolinguistiques et elle est, par conséquent, composite. Les *scriptae* sont des *scriptae* mixtes, qui ne correspondent à aucune variété naturelle des parlers ni à aucune variété scripturale autochtone. Aucun auteur n'aurait eu l'idée de rédiger un texte dans un mélange variationnel aussi peu cohérent.

Entendons-nous: une *scripta* peut intégrer des modèles d'une variété géolinguistique différente et les exemples de *scriptae* mixtes sont légion, tout comme ceux de langues mixtes. Mais il s'agit alors d'une configuration dans laquelle une variété scripturale plus ancienne ou plus prestigieuse sert de modèle, comme dans le cas des *scriptae* francoprovençales à base oïlique⁸⁵ ou dans celui des *scriptae* régionales oïliques influencées par le modèle de la chancellerie royale aux 14^e et 15^e siècles.⁸⁶ Rien ne laisse toutefois entrevoir dans notre analyse l'action d'un quelconque modèle suprarégional. Un trait partagé par le Limousin et le Languedoc central et occidental, comme *-n* caduc en finale absolue et hors rime assurée, est remplacé de la même manière que des formes propres uniquement au limousin comme l'absence de la diphtongaison conditionnée (cf. *supra* 3.1).

Notre analyse rejoint donc pleinement l'aperçu sur la supposée "koinè occitane" que nous avons rédigé avec Max Pfister pour le *LRL* (1995)⁸⁷ et où nous nous étions érigés contre ce concept. Le cas particulier de la poésie troubadouresque a pu catalyser la genèse de ce mythe, par la nature hautement composite des chansonniers, mais notre analyse montre bien qu'il s'agit là d'un pur effet optique secondaire et non pas de la mise en place d'une variété scripturale à part entière.

Du point de vue de la philologie éditoriale, nos observations plaident enfin pour la cohérence d'une approche lachmannienne dans l'édition de la poésie des troubadours. Une fois identifiée l'appartenance géolinguis-

85. Cf. CARLES-GLESSGEN, op. cit.

86. Cf. GLESSGEN, *La genèse*, cit.

87. Cf. GLESSGEN-PFISTER, op. cit., vol. II/2 art. 147, pp. 406-12, et déjà vingt-cinq ans auparavant PFISTER, *Die Anfänge*, cit., pp. 307-8.

tique d'un auteur et de ses habitudes scripturales originelles, il peut être raisonnable de généraliser, dans la mesure du possible, les traits en question pour une édition cohérente. Il reste une part d'insécurité, bien entendu, et ceci notamment pour certains choix lexicaux et également morpho-syntaxiques. Mais les éditions en deviendraient plus cohérentes et s'approcheraient davantage de la réalité linguistique historique.

Par ailleurs, prêter d'avantage attention à la dimension géolinguistique, très marquée en occitan, et à ses implications sur les formes textuelles aidera également à mieux décrire la langue médiévale, y compris la variation dialectale du lexique.

3.5. *De nouveau: la genèse du «trobar»*

De manière non spéculative, notre étude permet de mieux situer la genèse du genre fondateur de la lyrique occidentale dans un cadre géo-historique précis. Nous sommes en face d'un phénomène de densification culturelle, comparable à celle qui s'est produite peu avant en Angleterre avec l'élaboration scripturale du français⁸⁸ ou celle – prototypique du phénomène en question – de la “classique de Weimar” vers 1800. Un faible nombre d'acteurs, ambitieux et dotés de créativité, exploitent les conditions infrastructurelles dont ils disposaient – deux cours princières, une ambulante et à dimension européenne (Guilhem IX et X), une fixe et régionale (Ventadour), un *scriptorium* novateur (Saint-Martial) – pour s'organiser en un petit réseau permettant l'émergence d'une réalisation artistique hors normes.

L'élaboration textuelle est catalysée et déterminée par la médiatisation scripturale: l'œuvre des troubadours ne met pas en forme des chansons orales anciennes, mais elle se constitue en créations individuelles, originellement réalisées par les auteurs sous une forme écrite et représentée en musique. La langue écrite, qui est au centre de notre étude, a servi de courroie de transmission essentielle aux auteurs, et son exploitation ouvre des voies d'accès complémentaires à l'analyse autant herméneutique qu'historique.

MARTIN GLESSGEN
Universität Zürich
 glessgen@rom.uzh.ch

88. Cf. GLESSGEN, *La genèse*, cit., pp. 346-47.